



PLATON

Apologie de Socrate

suivi de Criton et Euthyphron



2€



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Apologie de Socrate

Suivi de

Criton

et

Euthyphron

DANS LA MÊME COLLECTION

L'Art d'aimer, Libro n° 11

Le Banquet, Libro n° 76

Le Prince, Libro n° 163

Discours de la méthode, Libro n° 299

L'Utopie, Libro n° 317

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Libro n° 340

Lettres et Maximes, Libro n° 363

Le Bonheur, désespérément, Libro n° 513

Fragments et aphorismes, Libro n° 616

De la vie heureuse et de la tranquillité de l'âme, Libro n° 678

Gorgias, Libro n° 1075

Pensées, Libro n° 1078

Discours de la servitude volontaire, Libro n° 1084

Du contrat social, Libro n° 1085

Traité sur la tolérance, Libro n° 1086

Platon

Apologie de Socrate

Suivi de

Criton et Euthyphron

Traduction de Victor Cousin (1822),
revue et modernisée par Sylvaine Guyot

Introduction de Gilles Van Heems

Librio

Texte intégral

Introduction

Si toute société a ses mythes fondateurs, notre civilisation «occidentale», pour sa part, tire ses valeurs de sa réaction face à un double scandale, celui de la mise à mort de deux Innocents, pourtant distantes de quatre siècles : celle de Jésus de Nazareth, cloué à une croix au début de notre ère, et celle de Socrate, citoyen d'Athènes, condamné à boire la ciguë en 399 avant notre ère par une cité qui se vantait de traiter ses citoyens comme des hommes libres et égaux devant la loi. Par-delà les différences d'époques, de situations, de cultures, ces deux condamnations ont marqué sans commune mesure le monde «occidental», façonné tant par l'apport chrétien que par celui de la Grèce classique. Or, si des siècles d'études ont visé à faire de Socrate une sorte de prophète païen, dont les préoccupations de justice et de piété forcent encore l'admiration, il n'en reste pas moins que le procès intenté au philosophe par Méléto en 399 ne peut se comprendre que si on le replace dans son contexte historique immédiat.

Une triple «apologie» de Socrate

Ce procès nous est connu par le témoignage contemporain de deux disciples de Socrate, Platon et Xénophon, auteur lui aussi d'une *Apologie de Socrate*, assez différente, pour ses valeurs tant littéraire que documentaire, de celle de Platon. Les trois discours rassemblés ici, l'*Apologie de Socrate*, l'*Euthyphron* et le *Criton*, sont les trois textes qui, avec le *Phédon*, sont consacrés aux dernières semaines de Socrate, du procès et de la condamnation qui s'en suivit, à sa mort, un mois après, par empoisonnement¹. L'*Apologie* (c'est-à-dire, en grec, le «discours de défense présenté par l'accusé

1. Le condamné à mort était censé absorber de la ciguë, un poison violent proche de notre cyanure.

à son procès») est toutefois bien plus que la simple retranscription du discours prononcé par Socrate devant ses juges; tout en respectant la forme qu'il a dû prendre et son contenu probable, Platon écrit un véritable éloge de son maître, qui a su rester tout au long du procès fidèle à ses principes. *L'Euthyphron*, écrit peu après *l'Apologie*, sans doute à l'occasion du retour de Platon à Athènes en 396 av. J.-C., vise à illustrer, comme l'indique son sous-titre, De la piété, la véritable et profonde piété de Socrate et l'inanité des chefs d'accusation religieux portés contre lui. Enfin, le *Criton* vient compléter ce portrait du philosophe, en présentant son respect des lois de la cité qui l'a vu naître, Athènes.

Une cité en crise

Or Athènes, en cette fin du v^e siècle, connaissait une crise politique sans précédent; la patrie de la démocratie, en effet, qui avait été sous Périclès, grâce à la puissance de son empire et à son rayonnement culturel, la première cité grecque, avait connu au cours de la guerre du Péloponnèse de cuisantes défaites face à Sparte, qui avait fini par l'emporter sur sa rivale et y instaurer, en 404, un régime oligarchique¹ sanglant. Athènes avait donc connu, en l'espace de quelques années, des défaites militaires retentissantes, la destruction de ses murailles, des défections de la part de ses alliés, une guerre civile, et le climat était à la méfiance et au découragement. Or ces événements eurent des répercussions directes sur la vie culturelle et intellectuelle de la cité; il faut savoir que le v^e siècle avait vu naître les premiers penseurs du monde grec, qui s'intéressaient aussi bien au monde et aux lois de la nature, qu'à l'homme et à sa vie en société. En cette fin de siècle fort trouble, le peuple d'Athènes avait fini par soupçonner ces intellectuels, habiles orateurs et penseurs audacieux, d'avoir miné les valeurs qui avaient fait la grandeur d'Athènes et, en définitive, d'être la cause de sa défaite face à Sparte et de sa déchéance. Ainsi, on a rangé sous le terme de

1. Ce gouvernement de « Trente tyrans » dirigés par Critias marque la fin de la démocratie. Si celle-ci est restaurée dès 403, l'antagonisme entre démocrates et oligarques ne cessera, dès lors, de marquer la vie politique athénienne.

«sophistes» – terme qui en grec désigne à l'origine un homme habile et savant – tous ces gens qui, forts de leur talent oratoire et de leur rationalisme, affirmaient tout savoir et pouvoir tout enseigner, moyennant rétribution. Les sophistes attiraient à eux toute la jeunesse dorée d'Athènes, qui avait les moyens de s'offrir leurs leçons – les sophistes pratiquaient des tarifs exorbitants – et qui voulait apprendre l'art de persuader en vue d'une future carrière politique. On comprend mieux, dès lors, pourquoi Socrate a pu être accusé «de corrompre la jeunesse»; le philosophe, d'ailleurs, n'a pas été la première victime de ce discrédit et de cette méfiance envers les «intellectuels»: le sophiste Protagoras, qui avait écrit dans un de ses traités qu'il ne savait pas si les dieux existaient ou n'existaient pas, et le physicien Anaxagore, qui avait conclu que les astres, loin d'être des divinités, étaient des pierres incandescentes, avaient été frappés d'exil pour n'avoir pas cru aux «dieux de la cité», tout comme Socrate.

Socrate n'a donc été qu'une victime de plus, un de ces boucs émissaires choisis par une cité en plein désarroi face aux désastres militaires et à la perte de ses valeurs. Car l'opinion publique ne voyait en Socrate qu'un sophiste un peu illuminé et passablement fou: il est significatif que l'auteur de comédies Aristophane l'ait choisi comme personnage de sa pièce *Les Nuées*, présentée en 423; Socrate y est représenté comme un orateur roué, capable de faire triompher l'«argument injuste», et comme un physicien absorbé dans la contemplation du ciel; il adore de nouvelles divinités – étonnant, on y trouve déjà le grief proposé un quart de siècle plus tard par Méléto –, les Nuages, et méprise les dieux traditionnels¹... Aristophane fait un amalgame certes infondé, mais éminemment représentatif de la façon dont le peuple percevait ce personnage hors du commun, qui passait son temps à aborder les gens dans la rue² et à les faire progresser, pas à pas, dans la connaissance du Vrai et qui prétendait qu'un Démon – au sens grec de divinité intermédiaire entre les dieux et les hommes – le guidait sans cesse et lui donnait une mission... Comment notre société du ^{xxi}e siècle aurait-elle accueilli un tel personnage?

1. «Qui ça, Zeus? Trêve de balivernes! Il n'existe même pas. Zeus», dit Socrate à Strepsiade dans *Les Nuées* (v. 367, trad. V.-H. Debidour).

2. Voir l'exposé que fait Socrate lui-même de sa «méthode» dans l'*Apologie*.

Le système judiciaire

Le procès de Socrate est une *graphè*, c'est-à-dire une action publique, intentée par un citoyen au nom du salut de la communauté tout entière (contrairement à la *dikè*, action privée qui n'engage que les deux parties en présence). Tout citoyen ayant pleine jouissance de ses droits politiques pouvait le faire; Mélétos, un piètre poète, – avec l'appui du riche tanneur et puissant démocrate Anytos et de Lycon, un orateur peu connu – a déposé sa plainte auprès de l'archonte-roi et accusé Socrate non seulement d'être impie en introduisant de nouvelles divinités¹, mais encore, par son enseignement, de corrompre la jeunesse². Le procès se déroule devant les héliastes, jury composé de plusieurs centaines de citoyens tirés au sort et chargés de trancher dans les actions publiques. L'accusé n'avait pas d'avocat pour se défendre et prononçait son propre plaidoyer – il pouvait avoir recours aux services d'un *logographos*, sorte d'écrivain public spécialisé dans la rédaction de plaidoyers, ce que Socrate ne fit pas. Le procès se déroulait en trois temps: l'accusé prononçait un premier discours destiné à réfuter les arguments de la partie adverse; à la suite de cela, le jury décidait de la culpabilité ou non de l'accusé; ensuite, si l'accusé était jugé coupable, chacune des parties prononçait un nouveau discours proposant une peine; le jury devait choisir entre l'une des deux peines. Enfin, une fois le châtement connu, l'accusé tenait son dernier discours. L'*Apologie de Socrate* montre bien cette triple articulation: Socrate réfute tout d'abord les accusations qu'on a portées contre lui, il propose ensuite comme «peine» d'être nourri au Prytanée – c'est-à-dire nourri aux frais de l'État, sorte de gratification accordée «aux grands hommes par la patrie reconnaissante» –, et enfin prononce un dernier discours, une fois sa condamnation à mort arrêtée.

1. L'acte d'accusation, maintes fois répété au cours de l'*Apologie*, est énoncé en ces termes dans l'*Euthyphron* (trad. Cousin): «car il dit que je fabrique des dieux, que j'en introduis de nouveaux et que je ne crois pas aux anciens. Voilà de quoi il m'accuse».

2. C'est même là le premier chef d'accusation, si l'on en croit la reformulation qu'en fait Socrate dans l'*Apologie* (trad. Cousin): «Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt les jeunes gens, ne reconnaît pas la religion de l'État et met à la place des extravagances démoniaques.»

Platon et l'héritage socratique.

La lecture de ces trois textes doit inciter à la prudence : ils sont l'œuvre de Platon et non de Socrate, qui, lui, n'a jamais rien écrit ; nous donnent-ils, dès lors, un témoignage objectif sur le philosophe et son enseignement ou sont-ils trop empreints de platonisme ? Certes, comme nous l'avons vu, l'illusion du vrai est parfaitement maîtrisée par Platon, qui nous donne à voir, dans l'*Apologie*, le procès « comme si nous y étions » ou retranscrit les discussions à bâtons rompus, chères à Socrate, dans toute leur vivacité. Il s'agit néanmoins d'œuvres de jeunesse et l'objectif de Platon est de toute évidence de réhabiliter son maître : il essaie donc de nous le montrer tel qu'il était vraiment. Et nous découvrons un homme amoureux de la sagesse – c'est le sens de *philosophos* en grec – et du Vrai, qui ne déroge à ses principes sous aucun prétexte. Ainsi, pour rester fidèle à lui-même et aux préceptes qu'il a enseignés et pratiqués toute sa vie, il n'hésite pas à réclamer comme « peine » d'être nourri au Prytanée, sachant pertinemment qu'il froisserait l'orgueil de ses juges, et se soumet au jugement du tribunal ; de même, alors que son ami Criton a organisé son évasion, il refuse de le suivre et décide de mourir dans la dignité, illustrant ainsi sa profonde conviction que faire de la philosophie, c'est se préparer à mourir. Mais ces discours sont aussi l'occasion – et tel n'est pas leur moindre intérêt – pour le lecteur de s'initier à la méthode socratique de recherche de la vérité, appelée « maïeutique¹ » et fondée sur l'idée que l'âme connaît déjà le Vrai, mais ne peut s'en ressouvenir sans une aide extérieure. Pour ce faire, le procédé qu'emploie le plus volontiers Socrate est sa célèbre « ironie », c'est-à-dire, conformément au sens étymologique du terme, une discussion procédant par questions-réponses ; et de fait Socrate ne cesse de poser des questions à son accusateur dans l'*Apologie* ou à son interlocuteur, comme dans l'*Euthyphron*, où le devin fier de son savoir finit par s'avouer vaincu par les questions et la feinte ignorance de Socrate. Le procédé est inversé dans

1. C'est-à-dire « art des sages-femmes », par analogie à cette profession – c'était celle de la mère de Socrate – qui aide à faire accoucher la femme enceinte ; Socrate entendait ainsi « faire accoucher » les âmes en quête de vérité.

le *Criton*, lorsque, dans la célèbre «prosopopée des Lois», les Lois personnifiées commencent à interroger Socrate lui-même. Et bien souvent cette ironie devient proprement ironique, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, quand Socrate tourne en dérision la suffisance de celui qui croit savoir quelque chose¹. Car la seule science de Socrate est de savoir qu'il ne sait rien, et de poser ainsi la seule base possible d'un savoir véritable. Remercions dès lors Platon d'avoir tenu à nous transmettre ce témoignage et à nous offrir un héritage qui, plus de deux millénaires après le scandale de 399, nous permet d'avoir foi en l'homme et en sa capacité à connaître le Vrai.

Gilles VAN HEEMS

1. Cette distance moqueuse éclate surtout en face du devin Euthyphron et dès le début de leur discussion, lorsque Socrate lui demande la raison de sa présence devant le portique royal :

«S. — Et qui?

E. — Quand je l'aurai dit, tu me croiras fou.

S. — Comment ! Poursuis-tu quelqu'un qui ait des ailes ? »

Apologie de Socrate

PERSONNAGES DU DIALOGUE :

Socrate, Méléτος

SOCRATE

Je ne sais, Athéniens, quelle impression mes accusateurs ont faite sur vous. Pour moi, en les entendant, peu s'en est fallu que j'oublie qui je suis vraiment, tant leurs discours étaient persuasifs ; et cependant, à parler franchement, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai. Mais, parmi tous les mensonges qu'ils ont débités, ce qui m'a le plus surpris, c'est lorsqu'ils vous ont recommandé de prendre garde à mon éloquence ; car, qu'ils n'aient pas craint la honte du démenti que je vais leur donner dans l'instant en me montrant tout à fait incapable d'être éloquent, voilà ce qui m'a paru le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent celui qui dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils veulent dire, j'avoue alors que je suis un habile orateur, mais pas à leur manière ; car, je le répète, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai ; à l'inverse, vous entendrez de ma bouche la vérité tout entière, non pas, il est vrai, Athéniens, dans les discours étudiés, comme le sont ceux de mes adversaires, brillants de tous les artifices du langage, mais au contraire dans les termes qui se présenteront à moi les premiers ; en effet, je suis sûr que je ne dirai que la vérité. Ainsi, que personne n'attende de moi autre chose. Vous sentez bien qu'il ne me siérait guère, à mon âge, de paraître devant vous comme un jeune homme qui s'exerce à bien parler. C'est pourquoi je n'ai qu'une seule demande à vous faire : c'est que, si vous m'entendez employer pour ma défense le même langage que

celui dont j'ai coutume de me servir soit sur la place publique, aux comptoirs des banquiers, où vous m'avez souvent entendu, soit ailleurs, vous n'en soyez pas surpris et vous ne vous emportiez pas contre moi ; car c'est aujourd'hui la première fois de ma vie que je comparais devant un tribunal, à plus de soixante-dix ans ; je suis donc véritablement étranger au langage qu'on parle ici. Eh bien, de même que, si j'étais réellement un étranger, vous me laisseriez parler dans ma langue maternelle et à la manière de mon pays, je vous conjure – et je ne crois pas vous faire là une demande injuste – de me laisser maître de la forme de mon discours, qu'elle soit bonne ou mauvaise, et de considérer seulement, mais avec attention, si ce que je dis est juste ou non : c'est en cela que consiste toute la vertu du juge ; celle de l'orateur est de dire la vérité. Tout d'abord, Athéniens, il faut que je réponde aux premières accusations dont j'ai été l'objet et à mes premiers accusateurs ; ensuite, je répondrai aux accusateurs récents et aux accusations qui viennent de s'élever contre moi. Car, Athéniens, il y a auprès de vous beaucoup de gens qui m'accusent depuis bien des années, qui ne disent rien de vrai, mais que je crains plus qu'Anytos et ses associés, qui sont pourtant très redoutables. Mais les autres le sont encore beaucoup plus : ce sont eux, Athéniens, qui, s'emparant de la plupart d'entre vous dès l'enfance, vous ont répété et vous ont fait croire qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui s'occupe de ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, et qui d'une mauvaise cause en sait faire une bonne. Ceux qui répandent ces bruits, voilà mes vrais accusateurs ; car ceux qui les entendent sont persuadés que les hommes qui se livrent à de pareilles recherches ne croient pas aux dieux. En plus, ces accusateurs sont en fort grand nombre et il y a déjà longtemps qu'ils travaillent à ce complot ; et puis, ils se sont adressés à vous dans l'âge de la crédulité, lorsque, pour la plupart, vous étiez encore enfants, ou dans la première jeunesse ; et enfin ils m'accusaient donc auprès de vous par défaut, puisque je n'étais pas là pour me défendre ; et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il ne m'est permis ni de connaître ni de nommer mes accusateurs, à l'exception d'un certain faiseur de comédies. Tous ceux qui, par envie et par médisance, vous ont persuadé de ces faussetés, et ceux qui, persuadés eux-mêmes, ont persuadé les autres, échappent à toute poursuite, et je ne puis ni les faire comparaître devant vous ni les réfuter, de

sorte que je me vois réduit à combattre des fantômes et à me défendre sans que personne m'attaque. Ainsi, mettez-vous dans l'esprit que j'ai affaire à deux sortes d'accusateurs, comme je viens de le dire : ceux qui m'ont accusé depuis longtemps et ceux qui m'ont cité en justice dernièrement; et croyez, je vous prie, qu'il est nécessaire que je commence par répondre aux premiers, car ce sont eux que vous avez entendus en premier, et ils ont fait plus d'impression sur vous que les autres. Eh bien donc, Athéniens, il faut me défendre et tâcher d'arracher de vos esprits une calomnie qui y est déjà depuis longtemps, et cela en aussi peu de temps. Je voudrais bien y parvenir, s'il peut en résulter quelque bien pour vous et pour moi; je souhaite que cette défense me serve; mais je suis conscient que cela est très difficile, et je ne me fais pas d'illusion à cet égard. Cependant, qu'il arrive tout ce qu'il plaira aux dieux, il n'en faut pas moins obéir à la loi et se défendre. Reprenons donc dans son principe l'accusation sur laquelle s'appuient mes calomniateurs, et qui a donné à Mélétos assez de confiance pour me traduire devant le tribunal. Voyons, que disent mes calomniateurs? Il faut mettre leur accusation dans les formes et la lire comme si le texte était écrit et le serment prêté: «Socrate est un homme dangereux qui, par une curiosité criminelle, veut pénétrer ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, fait une bonne cause d'une mauvaise et enseigne aux autres ces secrets pernicioeux.» Voilà l'accusation; c'est ce que vous avez vu dans la comédie d'Aristophane, où l'on représente un certain Socrate, qui dit qu'il se promène dans les airs et qui débite beaucoup d'autres extravagances sur des choses où je n'entends absolument rien; et je ne dis pas cela pour déprécier ce genre de connaissances, s'il y a quelqu'un qui s'y connaisse (que Mélétos n'aille pas me faire de tels reproches); mais c'est qu'en effet, je ne me suis jamais mêlé de ces matières, et je puis en prendre à témoin la plupart d'entre vous. Je vous conjure donc, vous tous avec qui j'ai conversé, et il y en a ici un fort grand nombre, je vous conjure de déclarer si jamais l'un d'entre vous m'a entendu parler de ces sortes de sciences, de près ou de loin; par là, vous pourrez juger du reste des accusations où il n'y a pas un mot de vrai. Et si l'on vous dit que je me mêle d'enseigner et que j'exige un salaire, cela non plus n'est pas vrai. Ce n'est pas que je ne trouve fort beau de pouvoir instruire les hommes, comme le

font Gorgias le Léontin,* Prodicos de Kéos et Hippias d'Élis. Ces illustres personnages parcourent toute la Grèce, attirant les jeunes gens qui pourraient, sans aucune dépense, s'attacher à tel de leurs concitoyens qu'il leur plairait de choisir; ils savent leur persuader d'abandonner la fréquentation de leurs concitoyens et de venir à eux: et ces jeunes gens les paient bien et s'estiment encore redevables. J'ai ouï dire aussi qu'il était arrivé ici un homme de Paros, qui est fort habile; je me trouvais l'autre jour chez un homme qui dépense plus en sophistes que tous nos autres citoyens ensemble, Callias, fils d'Hipponicos; je m'avisai de lui dire, en parlant de ses deux fils: «Callias, si tu avais pour enfants deux jeunes chevaux ou deux jeunes taureaux, ne chercherions-nous pas à les confier à un habile homme, que nous paierions bien, afin qu'il les rendît aussi beaux et aussi bons qu'ils peuvent être, et qu'il cultivât toutes les perfections de leur nature? Et cet homme, ce serait probablement un cavalier ou un laboureur. Mais, puisque pour enfants tu as des hommes, à qui as-tu résolu de les confier? Quel maître sait enseigner les vertus de l'homme et du citoyen? J'imagine qu'ayant des enfants, tu as dû penser à cela? As-tu quelqu'un? lui dis-je. – Oui, me répondit-il. – Et qui donc? repris-je. D'où est-il? Combien prend-il? – C'est Événos, Socrate, me répondit Callias. Il est de Paros, et prend cinq mines.» Alors, je trouvai que cet Événos avait de la chance, s'il était vrai qu'il eût ce talent et qu'il l'enseignât à si bon marché. Pour moi, j'avoue que je serais bien fier et bien glorieux, si j'avais cette habileté; mais malheureusement, Athéniens, je ne l'ai point. Ici quelqu'un de vous me dira sans doute: «Mais, Socrate, que fais-tu donc? Et d'où viennent ces calomnies que l'on a répandues contre toi? Car si tu ne faisais rien de plus ou autrement que les autres, on ne parlerait pas tant de toi. Dis-nous donc ce que c'est, afin que nous ne portions pas un jugement téméraire.» Rien de plus légitime assurément qu'un pareil langage et je vais tâcher de vous expliquer ce qui m'a fait une telle réputation et tant d'ennemis. Écoutez-moi; quelques-uns croiront peut-être que je ne parle pas sérieusement, mais soyez bien persuadés que je ne vous dirai que la vérité. En effet, Athéniens, la réputation que j'ai acquise vient d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse? C'est peut-être une sagesse purement humaine; et il se peut bien que celle-là je la possède réellement, tandis que les

hommes dont je viens de vous parler possèdent une sagesse bien plus qu'humaine. Je n'ai rien à vous dire de cette sagesse supérieure, car je ne l'ai point; et qui prétend le contraire ment et veut me calomnier. Mais je vous conjure, Athéniens, de ne pas vous émouvoir, si ce que je vais vous dire vous paraît d'une arrogance extrême; car ce que je vous dirai ne vient pas de moi: je ferai parler devant vous une autorité digne de votre confiance; je vous donnerai de ma sagesse un témoin qui vous dira si j'en possède vraiment une, et ce qu'elle est; et ce témoin c'est le dieu de Delphes. Vous connaissez tous Khairéphon, c'était mon ami d'enfance; il était aussi l'ami de la plupart d'entre vous; il fut exilé avec vous, et revint avec vous. Vous savez donc quel homme était ce Khairéphon et quelle ardeur il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Un jour qu'il était allé à Delphes, il eut la hardiesse de demander à l'oracle (et je vous prie encore une fois de ne pas vous émouvoir de ce que je vais dire), il lui demanda donc s'il y avait au monde un homme plus sage que moi: la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun. À défaut de Khairéphon, qui est mort, son frère, qui est ici, pourra vous le certifier. Considérez, Athéniens, pourquoi je vous raconte cela: c'est uniquement pour vous faire voir d'où viennent les bruits qu'on a fait courir contre moi. Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même: «Que veut dire le dieu? Quel sens cachent ses paroles? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande. Que veut-il donc dire, en déclarant que je suis le plus sage des hommes? Car enfin il ne ment point; un dieu ne saurait mentir.» Je fus longtemps dans une extrême perplexité, sans comprendre le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour connaître l'intention du dieu. J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville, espérant que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle et lui dire: «Tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi.» Examinant donc cet homme – je n'ai pas besoin de vous dire son nom, il suffit de savoir que c'était un de nos plus grands politiques –, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être; et cela me rendit odieux à cet homme et à tous

ses amis qui assistaient à notre conversation. Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : « Je suis plus sage que cet homme. Il se peut bien que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien, et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc que je suis un peu plus sage que lui, du moins en ce que je ne crois pas savoir ce que je ne sais point. De là, j'allai chez un autre, qui passait pour encore plus sage que le premier ; je trouvai la même chose, et je me fis là de nouveaux ennemis. Cependant je ne me décourageai point : je sentais bien quelles haines je m'attirais, j'en étais affligé, effrayé même ; mais malgré cela, je crus que je devais préférer à tout le reste la voix du dieu, et, pour en trouver le véritable sens, aller chez tous ceux qui avaient le plus de réputation ; et par le chien, Athéniens, car il faut vous dire la vérité, voici le résultat que me laissèrent mes recherches : ceux qu'on vantait le plus me satisfirent le moins, et ceux pour qui on n'avait moins d'estime, je les trouvai beaucoup plus près de la sagesse. Mais il faut achever de vous raconter mes courses, qui furent comme des travaux que j'entrepris pour m'assurer de la vérité de l'oracle. Après les politiques, je m'adressai aux poètes auteurs de tragédies, poètes dithyrambiques et autres, persuadé de pouvoir là prendre sur le fait mon ignorance et leur supériorité. Prenant ceux de leurs ouvrages qui me paraissaient travaillés avec le plus de soin, je leur demandai ce qu'ils avaient voulu dire, désirant m'instruire dans leur entretien. J'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité ; il faut pourtant vous la dire. Tous ceux qui étaient là présents auraient été capables de rendre compte de ces poèmes mieux que ceux qui les avaient faits. Je reconnus donc bientôt que ce n'est pas la sagesse qui dirige le poète, mais une sorte d'inspiration naturelle, un enthousiasme semblable à celui qui transporte le prophète et le devin, qui disent tous de fort belles choses, mais sans rien comprendre à ce qu'ils disent. Les poètes me parurent être dans le même cas, et je m'aperçus en même temps qu'en raison de leur talent pour la poésie, ils se croyaient sur tout le reste les plus sages des hommes, ce qu'ils n'étaient pas du tout. Je les quittai donc, persuadé que je leur étais supérieur pour la même raison qui me mettait au-dessus des politiques. Des poètes, je passai aux artistes. J'avais conscience de ne rien savoir aux

arts, et j'étais persuadé que les artistes possédaient mille secrets admirables, en quoi je ne me trompais point. Ils savaient bien des choses que j'ignorais, et en cela ils étaient beaucoup plus sages que moi. Mais, Athéniens, les plus habiles me parurent avoir le même défaut que les poètes: il n'y en avait pas un qui, parce qu'il excellait dans son art, ne se croyait très savant, même dans les choses les plus importantes, et cette folle présomption cachait leur vraie habileté; de sorte que, me mettant à la place de l'oracle et me demandant à moi-même si je ne préférerais pas être tel que je suis, sans leur habileté et aussi sans leur ignorance, que d'avoir à la fois leurs qualités et leurs défauts. Je me répondis à moi-même et à l'oracle: «J'aime mieux être comme je suis.» Ce sont ces recherches, Athéniens, qui ont excité contre moi tant d'inimitiés dangereuses; de là, toutes les calomnies répandues sur mon compte et ma réputation de sage; car tous ceux qui m'entendent croient que je sais toutes les choses sur lesquelles je démasque l'ignorance des autres. Mais, Athéniens, la vérité est que le dieu seul est sage, et qu'il a seulement voulu dire, par son oracle, que la sagesse humaine n'est pas grand-chose, ou même qu'elle n'est rien. Et il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi du nom de Socrate comme d'un exemple; c'est comme s'il disait à tous les hommes: «Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien.» Convaincu de cette vérité, pour m'en assurer encore davantage et pour obéir au dieu, je continue ces recherches et je vais partout en examinant tous ceux de nos concitoyens et des étrangers en qui j'espère trouver la vraie sagesse; et quand je ne l'y trouve point, je sers d'interprète à l'oracle, en leur faisant voir qu'ils ne sont point sages. Cela m'occupe tellement, que je n'ai jamais eu le temps de me rendre utile à la République, ni à ma famille; et mon dévouement au service du dieu m'a plongé dans une extrême pauvreté. Par ailleurs, beaucoup de jeunes gens, ceux qui ont du loisir et qui appartiennent à de riches familles, s'attachent à moi et prennent un grand plaisir à voir de quelle manière j'éprouve les hommes; eux-mêmes ensuite tâchent souvent de m'imiter, et se mettent à éprouver ceux qu'ils rencontrent; et je ne doute pas qu'ils ne trouvent une abondante moisson de gens qui croient tout savoir, quoiqu'ils ne sachent rien, ou très peu de choses. Tous ceux qu'ils convainquent ainsi d'ignorance

s'en prennent non pas à eux, mais à moi, et disent qu'il y a un certain Socrate, qui est une vraie peste pour les jeunes gens; et quand on leur demande ce que fait ce Socrate, ou ce qu'il enseigne, ils n'en savent rien; mais, pour ne pas laisser voir leur ignorance, ils mettent en avant ces accusations banales qu'on porte ordinairement contre les philosophes, à savoir qu'ils recherchent ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, qu'ils ne croient point aux dieux, et qu'ils rendent bonnes les plus mauvaises causes. Car ils n'osent dire ce qui en est, que Socrate les prend sur le fait et montre qu'ils font semblant de savoir, quoiqu'ils ne sachent rien. Intrigants, violents et nombreux, parlant de moi d'après un plan concerté et avec une éloquence fort capable de séduire, ils vous ont depuis longtemps rempli les oreilles des bruits les plus perfides, et ils continuent sans relâche de le faire. Aujourd'hui ce sont Méléto, Anytos et Lycon qui m'attaquent. Méléto représente les poètes, Anytos, les politiques et les artistes, Lycon, les orateurs. C'est pourquoi, comme je le disais en commençant, je regarderais comme un miracle si, en aussi peu de temps, je pouvais détruire une calomnie qui a pris racine dans vos esprits depuis si longtemps déjà.

Vous avez entendu, Athéniens, l'exacte vérité; je ne vous cache rien, je ne vous déguise rien, quoique je n'ignore pas que tout ce que je dis ne fait qu'envenimer les choses; et c'est cela même qui prouve que je dis la vérité et que je ne me suis pas trompé sur la source de ces calomnies: et c'est ce dont vous serez aisément convaincus, si vous voulez vous donner la peine d'approfondir cette affaire, maintenant ou plus tard. Voilà de mes premiers accusateurs une réfutation suffisante; venons-en maintenant aux plus récents, et tâchons de répondre à Méléto, cet homme de bien si attaché à sa patrie, à ce qu'il assure. Reprenons cette dernière accusation comme nous l'avons fait pour la première; voici à peu près quel en est le texte: «Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt les jeunes gens, ne croit pas aux dieux de la cité, et met à leur place de nouvelles divinités.» Voilà l'accusation; examinons-en tous les chefs l'un après l'autre. Il dit que je suis coupable de corrompre les jeunes gens. Et moi, Athéniens, je dis que c'est Méléto qui est coupable, en ce qu'il plaisante sur des choses sérieuses et qu'il traduit des gens en justice à la légère, pour faire semblant de prendre un

grand intérêt à des choses dont il ne s'est jamais mis en peine ; et je vais vous le prouver. Viens ici, Méléτος ; dis-moi : y a-t-il rien que tu aies tant à cœur que de rendre les jeunes gens aussi vertueux qu'ils peuvent l'être ?

MÉLÉTOS

Non, assurément.

SOCRATE

Eh bien donc, dis à nos juges qui est capable de rendre les jeunes gens meilleurs ? Car il ne faut pas douter que tu ne le saches, puisque cela te préoccupe tant. En effet, puisque tu as découvert celui qui les corrompt et que tu l'as dénoncé devant ce tribunal, il faut que tu dises qui est celui qui peut les rendre meilleurs. Parle, Méléτος... Tu vois que tu restes interdit et ne sais que répondre : cela ne te semble-t-il pas honteux, et n'est-ce pas une preuve certaine que tu ne t'es jamais soucié de l'éducation de la jeunesse ? Mais, encore une fois, digne Méléτος, dis-nous qui peut rendre les jeunes gens meilleurs ?

MÉLÉTOS

Les lois.

SOCRATE

Ce n'est pas là, excellent Méléτος, ce que je te demande. Je te demande qui c'est, quel est l'homme qui peut les rendre meilleurs, sachant que, bien entendu, la première chose qu'il faut que cet homme sache, ce sont les lois.

MÉLÉTOS

Ceux que tu vois ici, Socrate, les juges.

SOCRATE

Que dis-tu, Méléτος ? Ces juges sont capables d'instruire les jeunes gens et de les rendre meilleurs ?

MÉLÉTOS

Certainement.

SOCRATE

Le sont-ils tous, ou y en a-t-il parmi eux qui le peuvent, et d'autres qui ne le peuvent pas ?

MÉLÉTOS

Tous.

SOCRATE

Tu parles à merveille, par Héra, et tu nous as trouvé un grand nombre de bons précepteurs. Mais poursuivons. Tous ces citoyens qui nous écoutent, peuvent-ils aussi rendre les jeunes gens meilleurs, ou ne le peuvent-ils pas ?

MÉLÉTOS

Ils le peuvent aussi.

SOCRATE

Et les sénateurs ?

MÉLÉTOS

Les sénateurs aussi.

SOCRATE

Mais alors, mon cher Mélétos, tous les citoyens qui constituent l'assemblée, les ecclésiastes, est-ce qu'ils ne corrompent pas la jeunesse ? Ou sont-ils aussi tous capables de la rendre vertueuse ?

MÉLÉTOS

Ils en sont tous capables.

SOCRATE

Ainsi, selon toi, tous les Athéniens peuvent être utiles à la jeunesse, sauf moi ; il n'y a que moi qui la corrompe : n'est-ce pas là ce que tu dis ?

MÉLÉTOS

C'est cela même.

SOCRATE

En vérité, il faut que je n'aie vraiment pas de chance. Mais continue de me répondre. D'après toi, en est-il de même des chevaux? Tous les hommes peuvent-ils les rendre meilleurs, et n'y en a-t-il qu'un seul qui ait le secret de les gâter? Ou est-ce tout le contraire? N'y a-t-il qu'un seul homme, ou un tout petit nombre, à savoir les écuyers, qui soient capables de les dresser? Et les autres hommes, s'ils veulent les monter et s'en servir, ne les gâtent-ils pas? N'en est-il pas de même de tous les animaux? Oui, sans aucun doute, qu'Anytos et toi vous en conveniez ou que vous n'en conveniez pas. Certes, ce serait un grand bonheur pour la jeunesse, s'il n'y avait qu'un seul homme qui pût la corrompre et que tous les autres pouvaient la rendre vertueuse. Mais tu as suffisamment prouvé, Mélétos, que l'éducation de la jeunesse ne t'a jamais vraiment inquiété; et tes discours viennent de faire paraître clairement que tu ne t'es jamais occupé des choses pour lesquelles tu me poursuis. D'ailleurs, je t'en prie, au nom de Zeus, Mélétos, réponds à ceci: est-il plus avantageux de vivre avec des gens de bien, ou de vivre avec des méchants? Réponds-moi, mon ami, car je ne te demande rien de difficile. N'est-il pas vrai que les méchants font toujours quelque mal à ceux qui les fréquentent, et que les bons font toujours quelque bien à ceux qui vivent avec eux?

MÉLÉTOS

Effectivement.

SOCRATE

Y a-t-il donc quelqu'un qui aime mieux subir un préjudice de la part de ceux qu'il fréquente, que d'en recevoir du bien? Réponds-moi, Mélétos; car la loi ordonne de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui veuille subir un préjudice?

MÉLÉTOS

Non, il n'y a personne.

SOCRATE

Mais voyons, quand tu m'accuses de corrompre la jeunesse et de la rendre plus méchante, dis-tu que je le fais à dessein, ou sans le vouloir?

MÉLÉTOS

À dessein.

SOCRATE

Quoi donc ! Méléotos, à ton âge, ta sagesse surpasse-t-elle de si loin la mienne, à l'âge où je suis parvenu ? Au point que toi, tu sais que les méchants font toujours du mal à ceux qui les approchent, alors que les bons leur font du bien, et que moi, je suis assez ignorant pour ne pas savoir qu'en rendant méchant quelqu'un de ceux que je fréquente régulièrement, je m'expose à en recevoir du mal, et pour m'attirer ce mal à dessein, dis-tu ? En cela, Méléotos, je ne te crois pas, et je ne pense pas qu'il y ait un homme au monde qui puisse te croire. De deux choses l'une : ou je ne corromps pas les jeunes gens, ou, si je les corromps, c'est malgré moi, et sans le savoir ; et, dans tous les cas, tu es un imposteur. Si c'est malgré moi que je corromps la jeunesse, la loi ne veut pas qu'on traduise quelqu'un devant ce tribunal pour des fautes involontaires ; mais elle veut qu'on prenne ceux qui les commettent en particulier et qu'on les instruisse ; car il est bien sûr qu'étant instruit, je cesserai de faire ce que je fais malgré moi. Mais tu t'es bien gardé de venir me voir, tu n'as pas voulu m'instruire, et tu me traduis devant ce tribunal, où la loi veut qu'on cite ceux qui ont mérité des punitions, et non pas ceux qui n'ont besoin que de remontrances. Ainsi, Athéniens, voilà une preuve bien évidente de ce que je vous disais, que Méléotos ne s'est jamais mis en peine de toutes ces choses-là et qu'il n'y a jamais pensé. Cependant, voyons, dis-nous, Méléotos, comment je corromps les jeunes gens. N'est-ce pas, d'après l'acte d'accusation, en leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux que reconnaît la patrie mais à en reconnaître d'autres, de nouvelles divinités ? N'est-ce pas là ce que tu dis ?

MÉLÉTOS

Précisément.

SOCRATE

Méléotos, au nom de ces mêmes dieux dont il s'agit maintenant, explique-toi d'une manière un peu plus claire, et pour moi et pour ces juges ; car je ne comprends pas si tu m'accuses d'enseigner qu'il y a bien des dieux (et dans ce cas, si je crois qu'il y a

des dieux, je ne suis donc pas entièrement athée, et ce n'est pas là ce dont je suis coupable), mais des dieux qui ne sont pas ceux de la cité : est-ce là ce dont tu m'accuses ? Ou bien m'accuses-tu de n'admettre aucun dieu, et d'enseigner aux autres à n'en reconnaître aucun ?

MÉLÉTOS

Je t'accuse de ne reconnaître aucun dieu.

SOCRATE

Ô merveilleux Méléotos ! pourquoi dis-tu cela ? Quoi ! je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des dieux ?

MÉLÉTOS

Non, par Zeus, messieurs les juges, il ne le croit pas ; car il dit que le soleil est une pierre, et la lune une terre.

SOCRATE

Tu crois accuser Anaxagore, mon cher Méléotos, et tu méprises assez nos juges, tu les crois assez ignorants, pour penser qu'ils ne savent pas que ce sont les livres d'Anaxagore de Clazomène qui sont pleins de pareilles assertions. D'ailleurs, les jeunes gens viendraient-ils s'instruire auprès de moi avec tant d'empressement alors qu'ils peuvent aller de temps en temps acheter ces livres à l'orchestre, pour une drachme tout au plus, et se moquer ensuite de Socrate, s'il s'attribuait ainsi des idées qui ne sont pas les siennes, et qui en plus sont si étranges et si absurdes ? Mais dis-moi, au nom de Zeus, c'est bien là ce que tu prétends, que je ne reconnais aucun dieu.

MÉLÉTOS

Oui, par Zeus, tu n'en reconnais aucun.

SOCRATE

En vérité, Méléotos, tu dis là des choses incroyables, et auxquelles toi-même, à ce qu'il me semble, tu ne crois pas. Pour moi, Athéniens, il me paraît que Méléotos est un impertinent, qui n'a intenté cette accusation que pour m'insulter, avec l'audace

inconsidérée de son jeune âge. Il est venu ici pour m'éprouver, comme s'il me proposait une énigme et qu'il se disait en lui-même : « Voyons si Socrate, cet homme qui passe pour être si sage, reconnaîtra que je me moque et que je dis des choses qui se contredisent, ou si je le tromperai, lui et tous les auditeurs. » En effet, il est clair qu'il se contredit complètement dans son accusation ; c'est comme s'il disait : « Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas de dieux, et en ce qu'il reconnaît des dieux. » Vraiment, c'est là se moquer. Examinez avec moi, Athéniens, en quoi je pense qu'il se contredit. Réponds, Méléτος ; et vous, juges, comme je vous l'ai demandé en commençant, souffrez que je parle ici à ma manière ordinaire. Dis, Méléτος, y a-t-il quelqu'un dans le monde qui croie à l'existence des choses humaines, et qui ne croie pas à celle des hommes ? Juges, ordonnez qu'il réponde au lieu de faire tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y a des règles pour dresser les chevaux, mais qui ne croie pas qu'il y ait des chevaux ? Quelqu'un qui croie aux airs de flûte, mais pas aux joueurs de flûte ? Il n'y a personne, excellent Méléτος, puisque tu ne veux pas répondre. C'est moi qui te le dis, et qui le dis à toute l'assemblée. Mais réponds au moins à ceci : y a-t-il quelqu'un qui admette qu'il y a des choses démoniaques, et qui ne croie pourtant pas qu'il y ait des démons ?

MÉLÉTOS

Non, il n'y en a pas.

SOCRATE

Que tu m'obliges en me répondant enfin, même si c'est à grand peine, et quand les juges t'y forcent ! Ainsi, tu conviens que j'admets et que j'enseigne l'existence de choses démoniaques, que mon opinion soit nouvelle ou ancienne. Toujours est-il que d'après toi, j'admets l'existence de choses démoniaques ; et tu l'as juré dans ton acte d'accusation. Mais si j'admets l'existence de choses démoniaques, il faut nécessairement que j'admette celle des démons, n'est-ce pas ? Oui, sans aucun doute, car je prends ton silence pour un consentement. Or ne regardons-nous pas les démons comme des dieux, ou comme des enfants des dieux ? En conviens-tu, oui ou non ?

J'en conviens.

SOCRATE

Et par conséquent, puisque de ton propre aveu j'admets des démons et que les démons sont des dieux, voilà qui prouve que j'avais raison de dire que tu viens nous proposer des énigmes et te divertir à mes dépens, en disant que je n'admets point de dieux, et que pourtant j'admets des dieux, puisque j'admets des démons. Et si les démons sont des enfants des dieux, enfants bâtards, à la vérité, puisqu'ils les ont eus de nymphes ou, dit-on aussi, de simples mortelles, qui pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux, et qu'il n'y a pas de dieux ? Cela serait aussi absurde que de croire qu'il y a des mulets nés de chevaux et d'ânes, et qu'il n'y a ni ânes ni chevaux. Ainsi, Mélétos, il est impensable que ce ne soit pas pour m'éprouver que tu as intenté cette accusation contre moi, ou alors tu manquais d'un prétexte légitime pour me citer devant ce tribunal ; car que tu persuades jamais quelqu'un un tant soit peu sensé que le même homme puisse croire qu'il y a des choses relatives aux démons et aux dieux, et pourtant qu'il n'y a ni démons, ni dieux, ni héros, c'est ce qui est entièrement impossible. Mais je n'ai pas besoin d'une plus longue défense, Athéniens, et ce que je viens de dire suffit, il me semble, pour faire voir que je ne suis point coupable et que l'accusation de Mélétos est sans fondement. Et quant à ce que je vous disais en commençant que je me suis attiré de vives et nombreuses inimitiés, soyez bien persuadés qu'il en est ainsi ; et ce qui me perdra, si je succombe, ce ne sera ni Mélétos ni Anytos, mais l'envie et la calomnie, qui ont déjà fait périr tant de gens de bien, et qui en feront encore périr tant d'autres ; car il ne faut pas espérer que ce fléau s'arrête à moi. Mais quelqu'un me dira peut-être : « N'as-tu pas honte, Socrate, de t'être attaché à une étude qui te met aujourd'hui en danger de mourir ? » Je puis répondre avec raison à qui me ferait cette objection : « Vous êtes dans l'erreur, si vous croyez qu'un homme qui vaut quelque chose doit considérer ses chances de mourir ou de vivre au lieu de chercher seulement, dans toutes ses démarches, si ce qu'il fait est juste ou injuste, et s'il agit en homme de bien ou en méchant. Ce seraient donc, selon vous, des insensés que tous ces demi-dieux qui moururent au siège de Troie, et particulièrement le fils de

Thétis, pour qui le danger comptait si peu en comparaison de la honte, que lorsque la déesse sa mère, qui le voyait dans l'impatience d'aller tuer Hector, lui eut parlé à peu près en ces termes, si je m'en souviens: "Mon fils, si tu venges la mort de Patrocle, ton ami, en tuant Hector, tu mourras; car ton trépas doit suivre celui d'Hector", lui, méprisant le péril et la mort, et craignant beaucoup plus de vivre comme un lâche, sans venger ses amis, s'écria: "Que je meure à l'instant, pourvu que je punisse le meurtrier de Patrocle et que je ne reste pas ici exposé au mépris, assis sur mes vaisseaux, fardeau inutile de la terre." Est-ce là s'inquiéter du danger et de la mort? Et en effet, Athéniens, c'est ainsi qu'il en doit être. Tout homme qui a choisi un poste parce qu'il le jugeait le plus honorable, ou qui y a été placé par son chef, doit, à mon avis, y demeurer ferme, et ne considérer ni la mort, ni le péril, ni rien d'autre que l'honneur.» Ce serait donc de ma part une étrange conduite, Athéniens, si, après avoir gardé fidèlement, comme un brave soldat, tous les postes où j'ai été mis par vos généraux, à Potidée, à Amphipolis et à Délion, et, après y avoir souvent exposé ma vie, aujourd'hui que le dieu m'ordonne, comme je le crois et comme je l'interprète moi-même, de passer mes jours dans l'étude de la philosophie, en m'examinant moi-même et en examinant les autres, la peur de la mort ou de quelque autre danger me faisait abandonner ce poste. Ce serait là une conduite bien étrange, et c'est alors vraiment qu'il faudrait me citer devant ce tribunal comme un impie qui ne reconnaît point de dieux, qui désobéit à l'oracle, qui craint la mort, qui se croit sage alors qu'il ne l'est pas; car craindre la mort, Athéniens, ce n'est pas autre chose que se croire sage sans l'être, car c'est croire que l'on connaît ce que l'on ne connaît point. En effet, personne ne connaît ce qu'est la mort, ni si elle n'est pas le plus grand de tous les biens pour l'homme. Cependant on la craint, comme si l'on savait certainement que c'est le plus grand de tous les maux. Or n'est-ce pas l'ignorance la plus honteuse que de croire que l'on connaît ce que l'on ne connaît point? Pour moi, c'est peut-être en cela que je suis différent de la plupart des hommes; et si j'osais me dire plus sage qu'un autre en quelque chose, ce serait en ce que, ne sachant pas bien ce qui se passe dans l'Hadès, je ne crois pas non plus le savoir. Mais ce que je sais, c'est qu'être injuste et désobéir à un meilleur que soi, dieu ou homme, est contraire au devoir et à l'honneur. Le mal que je

redoute et que je veux fuir, c'est celui dont je sais que c'est un mal, et non les prétendus maux qui sont peut-être des biens véritables. Ainsi, même si vous m'acquittiez maintenant malgré les instances d'Anytos qui vous a affirmé qu'il ne fallait pas m'appeler devant ce tribunal, ou qu'après m'y avoir appelé, vous ne sauriez vous dispenser de me faire mourir, parce que, vous a-t-il dit, si j'échappais, vos fils, qui sont déjà si attachés à la doctrine de Socrate, seraient bientôt entièrement corrompus; même si vous me disiez: «Socrate, nous rejetons l'avis d'Anytos, et nous t'acquittons, mais c'est à condition que tu cesses de philosopher et de faire tes recherches accoutumées; et si tu y retombes et que tu es découvert, tu mourras»; eh bien, si vous me renvoyiez à ces conditions, je vous répondrais sans balancer: «Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt au dieu qu'à vous, et tant que je respirerai et que j'aurai un peu de force, je ne cesserai de m'appliquer à la philosophie, de vous donner des avertissements et des conseils, et de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire: "Ô cher ami, comment, étant Athénien, de la ville la plus grande et la plus renommée pour sa sagesse et sa puissance, ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses, à acquérir du crédit et des honneurs, sans t'occuper de la vérité et de la sagesse, ni de ton âme et de son perfectionnement?" Et si quelqu'un de vous prétend le contraire et me soutient qu'il s'en occupe, je ne le croirai pas sur parole, je ne le quitterai pas, mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le confondrai, et si je trouve qu'il n'est pas vertueux, mais qu'il fait semblant de l'être, je lui ferai honte d'attacher si peu de prix aux choses les plus précieuses, et d'en attacher tant à celles qui n'en ont aucun.» Voilà de quelle manière je parlerai à tous ceux que je rencontrerai, jeunes ou vieux, concitoyens ou étrangers, et surtout à vous, Athéniens, parce que vous me touchez de plus près; et sachez que c'est là ce que le dieu m'ordonne, et je suis persuadé qu'il ne peut rien y avoir de plus avantageux à la République que mon zèle à remplir l'ordre du dieu. En effet, ma seule occupation est de vous persuader, jeunes et vieux, qu'avant le soin du corps et des richesses, avant tout autre soin, il y a celui de l'âme et de son perfectionnement. Je ne cesse de vous dire que ce n'est pas la richesse qui fait la vertu, mais, au contraire, que c'est la vertu qui fait la richesse, et que c'est de là que naissent tous les autres biens, publics et privés.

Si c'est en parlant ainsi que je corromps la jeunesse, il faut donc que ces maximes soient un poison; et si on prétend que je dis autre chose, on se trompe, ou l'on vous en impose. Ainsi donc, je n'ai plus qu'à vous dire: «Faites ce que demande Anytos, ou ne le faites pas; acquittez-moi, ou ne m'acquittez pas, je n'agirai jamais autrement, quand je devrais mourir mille fois.» Ne murmurez pas, Athéniens, et accordez-moi ce que je vous ai demandé, de m'écouter patiemment; cette patience, à mon avis, ne vous sera pas infructueuse. J'ai encore à vous dire beaucoup d'autres choses qui, peut-être, exciteront vos clameurs; mais ne vous livrez pas à ces mouvements de colère. Soyez persuadés que si vous me faites mourir, étant tel que je viens de le déclarer, vous ferez plus de tort à vous-mêmes qu'à moi. En effet, ni Anytos ni Méléto ne me feront aucun mal: ils ne le peuvent pas, car je ne crois pas qu'il soit au pouvoir du méchant de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à mort ou à l'exil ou à la perte de mes droits de citoyen, et sans doute Anytos et les autres prennent-ils cela pour de très grands maux; mais moi, je ne suis pas de leur avis; à mon sens, c'est un mal bien plus grand de faire ce qu'Anytos fait aujourd'hui, d'entreprendre de faire périr un innocent. Maintenant, Athéniens, ne croyez pas que ce soit pour l'amour de moi que je me défends, comme on pourrait le croire; c'est pour l'amour de vous, de peur qu'en me condamnant, vous n'offensiez le dieu dans le présent qu'il vous a fait. Si vous me faites mourir, vous ne trouverez pas facilement un autre citoyen comme moi, qui semble avoir été attaché à cette ville par le dieu, la comparaison vous paraîtra peut-être un peu ridicule, comme à un coursier puissant et généreux, mais que sa grandeur même alourdit et qui a besoin d'un éperon qui l'excite et l'aiguillonne. C'est ainsi que le dieu semble m'avoir choisi pour vous exciter et vous aiguillonner, pour gourmander chacun de vous, partout et toujours sans relâche. Un tel homme, Athéniens, sera difficile à retrouver, et, si vous voulez m'en croire, vous me laisserez la vie. Mais peut-être que, fâchés comme des gens qu'on éveille quand ils sont en train de s'endormir, vous me frapperez, et, vous laissant persuader par Anytos, vous me ferez mourir sans scrupule; et après, vous retomberez pour toujours dans un sommeil léthargique, à moins que le dieu, prenant pitié de vous, ne vous envoie encore un homme qui me ressemble. Or que ce soit le dieu

lui-même qui m'ait donné à cette ville, c'est ce que vous pouvez aisément reconnaître à cette marque, qu'il y a quelque chose de plus qu'humain à avoir négligé pendant tant d'années mes propres affaires, pour m'attacher aux vôtres, en vous prenant chacun en particulier, comme un père ou un frère aîné pourrait le faire, pour vous exhorter sans cesse à vous appliquer à la vertu. Et si je tirais quelque salaire de mes exhortations, ma conduite pourrait s'expliquer; mais vous voyez que mes accusateurs mêmes, qui m'ont calomnié avec tant d'impudence, n'ont pourtant pas eu le front de me reprocher et d'essayer de prouver, témoins à l'appui, que j'aie jamais exigé ni demandé le moindre salaire; et moi je peux produire un assez bon témoin, me semble-t-il, de la vérité de ce que j'avance: ma pauvreté. Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de paraître en public dans les assemblées du peuple, pour donner mes conseils à la République. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce que je ne sais quoi de divin et de démoniaque qui se manifeste en moi, dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélétos, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance; c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre: c'est elle qui s'est toujours opposée à ce que je me mêle des affaires de la République, et je crois qu'il est heureux qu'elle s'y soit opposée; car sachez bien qu'il y a longtemps que je ne serais plus en vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien fait avancer ni pour vous ni pour moi. Ne vous fâchez pas, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque voudra s'opposer franchement au peuple, à celui d'Athènes ou à tout autre peuple, quiconque voudra empêcher qu'il se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un état, ne le fera jamais sans y perdre la vie. Il faut absolument que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnements, mais ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Écoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez bien que jamais je ne céderai à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort, et que, ne

voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires ; cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai. Vous savez, Athéniens, que je n'ai jamais exercé qu'une seule magistrature, que j'ai été seulement sénateur. La tribu Antiochide, à laquelle j'appartiens, était justement en possession de la prytanie, lorsque, contre toutes les lois, vous vouliez faire simultanément le procès aux dix généraux qui avaient négligé d'ensevelir les corps de ceux qui avaient péri au combat naval des Arginuses ; injustice que vous avez tous reconnue par la suite. À cette occasion, je fus le seul des prytanes qui osai m'opposer à la violation de la loi, et voter contre vous. Malgré les orateurs qui se préparaient à me dénoncer, malgré vos menaces et vos cris, j'aimai mieux courir ce danger avec la loi et la justice, plutôt que de consentir avec vous à une si grande injustice, par crainte des chaînes ou de la mort. Cela se passa pendant que le gouvernement démocratique subsistait encore. Quand vint l'oligarchie, les Trente me mandèrent, avec quatre autres de la Tholos et me donnèrent l'ordre d'amener de Salamine Léon le Salaminien, afin qu'on le fît mourir ; ils donnaient de pareils ordres à beaucoup de personnes, pour compromettre le plus de monde possible. Et alors, je prouvai, non pas en paroles, mais par mes actes, que je me souciais de la mort comme de rien, si vous me passez cette expression triviale, et que mon unique soin était de ne rien faire d'impie et d'injuste. Toute la puissance des Trente, si terrible alors, n'obtint rien de moi de contraire à la justice. En sortant de la Tholos, les quatre autres s'en allèrent à Salamine et amenèrent Léon, et moi, je me retirai dans ma maison, et il ne faut pas douter que ma mort aurait suivi ma désobéissance, si ce gouvernement n'avait pas été renversé peu après. Un grand nombre de témoins peut vous attester ces faits. Pensez-vous donc que j'aurais vécu tant d'années, si je m'étais mêlé des affaires de la République, et qu'en homme de bien, j'avais tout foulé aux pieds pour ne penser qu'à défendre la justice ? Il s'en faut de beaucoup, Athéniens ; et personne, ni moi ni aucun autre homme, n'aurait pu le faire. Tout au long de ma vie, chaque fois qu'il m'est arrivé de prendre part aux affaires publiques, vous trouverez que j'ai toujours été le même ; dans mes relations privées aussi, j'ai été le même, ne cédant jamais rien à qui que ce soit contre la justice, pas même à

aucun de ces tyrans, ni à aucun de ceux que mes calomniateurs appellent mes disciples. Je n'ai jamais été le maître de personne ; mais si quelqu'un, jeune ou vieux, a désiré s'entretenir avec moi, et voir comment je m'acquitte de ma mission, je n'ai jamais refusé à personne cette satisfaction. Loin de parler quand on me paie, et de me taire quand on ne me donne rien, je laisse sans distinction le riche et le pauvre m'interroger, ou, s'ils le préfèrent, répondre à mes questions, et écouter ce que j'ai à dire. Si donc, parmi ceux qui me fréquentent, il s'en trouve qui deviennent honnêtes ou mal-honnêtes, il ne faut ni m'en louer ni m'en blâmer : ce n'est pas moi qui en suis la cause, je n'ai jamais promis aucun enseignement, et je n'ai jamais rien enseigné. Et si quelqu'un prétend avoir appris ou entendu de moi, en particulier, quelque chose que tout le monde n'ait pas aussi entendu publiquement, soyez persuadés que c'est une imposture. Vous savez maintenant pourquoi certains aiment à converser si longtemps avec moi, je vous ai dit l'exacte vérité : c'est qu'on prend plaisir à voir confondre ces gens qui se prétendent sages, et qui ne le sont point ; et, en effet, cela n'est pas désagréable. Moi, je n'agis ainsi, je vous le répète, que pour accomplir l'ordre que le dieu m'a donné par la voix des oracles, par des songes et par tous les moyens qu'une autre puissance céleste a jamais employés pour communiquer sa volonté à un mortel. Si ce que je vous dis n'était pas vrai, il vous serait aisé de me convaincre de mensonge. Car si je corromps les jeunes gens, et que j'en ai déjà corrompu, ceux d'entre eux qui, en avançant en âge, ont reconnu que je leur ai donné de pernicious conseils dans leur jeunesse, devraient venir aujourd'hui s'élever contre moi, et me faire punir ; et s'ils ne voulaient pas se charger eux-mêmes de ce rôle, des personnes de leur famille, comme leurs pères ou leurs frères ou leurs autres parents, devraient venir demander réparation, si j'ai nui à leurs proches. Et j'en vois plusieurs qui sont ici présents, comme Criton, qui est du même dème et du même âge que moi, père de Critobule, que voici ; Lysanias de Sphetos, avec son fils Eschine ; Antiphon de Képhisia, père d'Épigénès, et beaucoup d'autres dont les frères me fréquentaient, comme Nicostratos, fils de Théozotidès, et frère de Théodote – il est vrai que Théodote est mort, et qu'ainsi il n'a plus besoin du secours de son frère. Je vois encore Paralos, fils de Démodocos, et dont le frère était Théagès, Adimante, fils d'Ariston, avec son frère Platon ; Aiantodore, frère d'Apollodore,

que je reconnais aussi. Et je pourrais en nommer beaucoup d'autres parmi lesquels Mélétos aurait bien dû en faire paraître au moins un comme témoin dans son accusation. S'il n'y a pas pensé, il est encore temps, je lui permets de le faire ; qu'il cite donc quelqu'un s'il le peut. Mais vous trouverez tout le contraire, Athéniens, vous verrez qu'ils sont tous prêts à me défendre, moi qui ai corrompu et perdu leurs enfants et leurs frères, s'il faut en croire Mélétos et Anytos ; car je ne veux pas faire valoir ici le témoignage de ceux que j'ai corrompus, ils pourraient avoir leur raison pour me défendre ; mais leurs parents, que je n'ai pas séduits, qui sont déjà avancés en âge, quelles raisons peuvent-ils avoir de me défendre, sinon mon bon droit et mon innocence, et parce qu'ils savent que Mélétos est un imposteur, et que moi je dis la vérité ? Mais en voilà assez, Athéniens : voilà à peu près toutes les raisons que je puis employer pour me défendre ; les autres seraient du même genre. Mais peut-être se trouvera-t-il quelqu'un parmi vous qui s'irritera contre moi, en se souvenant que, dans un péril beaucoup moins grand, il a conjuré et supplié les juges avec force larmes, et que, pour exciter une plus grande compassion, il a fait paraître ses enfants, tous ses parents et tous ses amis, alors que moi, je ne fais rien de tout cela, quoique, selon toute apparence, je cours le plus grand danger. Peut-être que cette différence, se présentant à son esprit, l'irritera contre moi, et que, dans le dépit que lui causera ma conduite, il donnera son suffrage avec colère. S'il y a ici quelqu'un qui soit dans cet état d'esprit – ce que je ne saurais croire, mais j'en fais la supposition – je pourrais lui dire avec raison : « Mon ami, j'ai aussi des parents car, pour me servir de l'expression d'Homère, "je ne suis point né d'un chêne ou d'un rocher", mais d'êtres humains. Ainsi, Athéniens, j'ai des parents, et j'ai aussi des enfants, j'en ai trois, un qui est déjà dans l'adolescence et les deux autres qui sont encore en bas âge. » Et cependant, je ne les ferai pas paraître ici pour vous engager à m'acquitter. Pourquoi ne le ferai-je pas ? Ce n'est ni par obstination et arrogance ni par mépris pour vous ; d'ailleurs, il ne s'agit pas ici de savoir si je regarde la mort avec intrépidité ou avec faiblesse ; mais pour mon honneur, pour le vôtre et pour celui de la République, il ne me paraît pas convenable d'employer ces sortes de moyens, à l'âge que j'ai, et avec ma réputation, qu'elle soit vraie ou fausse, puisqu'enfin, c'est une

opinion généralement reçue que Socrate a quelque avantage sur le commun des hommes. En vérité, il serait honteux que ceux qui, parmi vous, se distinguent par leur sagesse, par leur courage ou par quelque autre vertu, fassent comme beaucoup de gens que j'ai vus, alors qu'ils avaient toujours passé pour de grands personnages, faire des choses d'une bassesse étonnante quand on les jugeait, comme s'ils croyaient que ce serait un bien grand malheur si vous les faisiez mourir et qu'ils deviendraient immortels si vous daigniez leur laisser la vie. De tels hommes déshonorent la patrie, car ils feraient croire à un étranger que parmi les Athéniens, ceux qui ont le plus de vertu et que tous les autres choisissent de préférence à eux-mêmes pour les élever aux emplois publics et aux dignités, ne diffèrent en rien des femmes. C'est donc ce que vous ne devez pas faire, Athéniens, vous qui aimez la gloire; et si nous voulions nous conduire ainsi, vous devriez ne pas l'accepter et déclarer que celui qui a recours à ces scènes tragiques pour exciter la compassion, et qui par là vous couvre de ridicule, vous le condamneriez plutôt que celui qui attend tranquillement votre sentence. Mais sans parler de réputation, il me semble que la justice veut qu'on ne doive pas son salut à ses prières, qu'on ne supplie pas le juge, mais qu'on l'éclaire et qu'on le convainque: car le juge ne siège pas ici pour faire de la justice une faveur, mais pour décider de ce qui est juste: il a juré, non de faire grâce à qui bon lui semble, mais de juger suivant les lois. Il ne faut donc pas que nous vous accoutumions au parjure, et vous ne devez pas vous y laisser accoutumer, car les uns et les autres nous nous rendrions coupables envers les dieux. N'attendez donc point de moi, Athéniens, que j'aie recours auprès de vous à des manières que je ne crois ni honnêtes, ni justes, ni pieuses, surtout, par Zeus, dans une occasion où je suis accusé d'impiété par Méléτος; si je vous fléchissais par mes prières et que je vous forçais à violer votre serment, c'est alors que je vous enseignerais l'impiété, et en voulant me justifier, je prouverais contre moi-même que je ne crois point aux dieux. Mais il s'en faut de beaucoup, Athéniens, qu'il en soit ainsi. Je crois plus aux dieux qu'aucun de mes accusateurs et je vous abandonne avec confiance, à vous et au dieu, le soin de prendre à mon égard le parti le meilleur et pour moi et pour vous.

[Ici les juges ayant été aux voix, la majorité déclare que Socrate est coupable. Il reprend la parole:]

Le jugement que vous venez de prononcer, Athéniens, m'a peu ému, et pour bien des raisons ; d'ailleurs, je m'attendais à ce qui est arrivé. Ce qui me surprend bien plus, c'est le nombre des voix pour et contre : j'étais bien loin de m'attendre à être condamné à une si faible majorité, car, à ce qu'il paraît, il n'aurait fallu que trente voix de plus pour que je fusse acquitté. Je puis donc me flatter d'avoir échappé à Méléto, et non seulement je lui ai échappé, mais il est évident que si Anytos et Lycon ne s'étaient levés pour m'accuser, il aurait été condamné à payer mille drachmes, faute d'avoir obtenu le cinquième des suffrages. C'est donc la peine de mort que cet homme réclame contre moi. À la bonne heure. Et moi, de mon côté, Athéniens, à quelle peine me condamnerai-je ? Je dois choisir ce que je mérite. Et qu'est-ce que je mérite ? Quelle peine, ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, richesses, intérêts domestiques, emplois militaires, fonctions d'orateur et toutes les autres dignités ; moi, qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la République, me trouvant réellement trop honnête pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela ; moi qui ai laissé de côté les domaines où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, et qui n'ai voulu d'autre occupation que celle de rendre à chacun de vous en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à moins vous soucier de ce qui vous appartient accidentellement que de ce qui constitue votre essence et que de tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages ; à moins vous soucier des intérêts passagers de la patrie que de la patrie elle-même, et ainsi de tout le reste ? Athéniens, telle a été ma conduite : que mérite-t-elle ? Une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour vous donner des conseils utiles ? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée ; et il le mérite bien plus que celui d'entre vous qui, à Olympie, a

remporté le prix de la course à cheval, ou de la course de chars à deux ou à quatre chevaux : car celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence, moi, je vous enseigne à l'être véritablement ; celui-ci a de quoi vivre, et moi je n'ai rien. Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en toute justice, je le déclare, c'est d'être nourri au Prytanée. Quand je vous parle ainsi, Athéniens, vous m'accuserez peut-être de la même arrogance qui me faisait condamner tout à l'heure les prières et les lamentations. Mais ce n'est nullement le cas. Mon véritable motif est que je suis convaincu de n'avoir jamais commis envers personne d'injustice volontaire, mais je ne peux vous en convaincre, car il n'y a que quelques instants que nous nous entretenons ensemble, tandis que vous auriez fini par me croire peut-être, si vous aviez, comme d'autres peuples, une loi qui, pour une condamnation à mort, exigeât un procès de plusieurs jours ; mais là, en si peu de temps, il est impossible de détruire des calomnies invétérées. Convaincu donc que je n'ai jamais été injuste envers personne, je suis bien loin de vouloir l'être envers moi-même, d'avouer que je mérite une punition et de me condamner à quelque chose de semblable. Quelle est ma crainte ? Quoi ! pour éviter la peine que réclame contre moi Méléto, alors que j'ai déjà dit que je ne sais pas si elle est un bien ou un mal, j'irai choisir une peine que je sais très certainement être un mal, et je m'y condamnerai moi-même ! Choisirai-je les fers ? Mais pourquoi me faudrait-il passer ma vie en prison, esclave du pouvoir des Onze, qui se renouvelle toujours ? Une amende, et la prison jusqu'à ce que je l'aie payée ? Mais cela revient au même, car je n'ai pas de quoi la payer. Me condamnerai-je à l'exil ? Peut-être y consentiriez-vous. Mais il faudrait que l'amour de la vie m'eût bien aveuglé, Athéniens, pour que je pusse m'imaginer que, si vous, mes concitoyens, vous n'avez pu supporter mes entretiens et mes discours, s'ils vous sont devenus tellement importuns et odieux qu'aujourd'hui vous voulez enfin vous en délivrer, d'autres n'auront pas de peine à les supporter. Il s'en faut de beaucoup, Athéniens. Ce serait une belle vie pour moi, vieux comme je suis, de quitter mon pays, d'errer de ville en ville, et de vivre comme un proscrit. Car je sais que partout où j'irai, les jeunes gens viendront m'écouter comme ici ; si je les repousse, ce sont eux-mêmes qui me feront bannir par les hommes plus âgés ; et si

je ne les repousse pas, leurs pères et leurs parents me banniront, à cause d'eux. Mais me dira-t-on peut-être : « Socrate, quand tu nous auras quittés, ne pourras-tu pas te tenir tranquille, et garder le silence ? » Voilà ce qu'il y a de plus difficile à faire entendre à quelques-uns d'entre vous ; car si je dis que ce serait désobéir au dieu, et que, pour cette raison, il m'est impossible de me tenir tranquille, vous ne me croirez point, et prendrez cette réponse pour une plaisanterie ; d'un autre côté, si je vous dis que le plus grand bien pour l'homme, c'est de s'entretenir chaque jour de la vertu et des autres choses dont vous m'avez entendu discourir lorsque je m'examinais et moi-même et les autres, car une vie sans examen n'est pas une vie, si je vous dis cela, vous me croirez encore moins. Voilà pourtant la vérité, Athéniens, mais il n'est pas aisé de vous en convaincre. Au reste, je ne suis point accoutumé à me juger digne d'aucune peine. Si j'étais riche, je me condamnerais volontiers à une amende telle que je pourrais la payer, car cela ne me ferait aucun tort ; mais, dans la circonstance présente... car enfin je n'ai rien... à moins que vous ne consentiez à m'imposer seulement ce que je suis en état de payer. Je pourrais peut-être aller jusqu'à une mine d'argent ; c'est donc à cette somme que je me condamne. Mais Platon, que voilà, Criton, Critobule et Apollodore veulent que je me condamne à trente mines, dont ils répondent. En conséquence, je me condamne à cette somme ; et assurément je vous présente des garants tout à fait solvables.

[Ici les juges vont aux voix pour l'application de la peine, et Socrate est condamné à mort. Il poursuit:]

Pour n'avoir pas eu la patience d'attendre un peu de temps, Athéniens, vous allez fournir un prétexte à ceux qui voudront diffamer la République : ils diront que vous avez fait mourir Socrate, cet homme sage ; car pour augmenter votre honte, ils m'appelleront sage, quoique je ne le sois point. Si vous aviez attendu encore un peu de temps, la chose serait venue d'elle-même : car voyez mon âge, je suis déjà bien avancé dans la vie, et tout près de la mort. Je ne m'adresse pas à vous tous, mais seulement à ceux qui m'ont condamné à mort ; c'est à ceux-là que j'ai encore quelque chose à dire. Peut-être pensez-vous que si j'avais

cru devoir tout faire et tout dire pour me sauver, je n'y serais point parvenu, faute de savoir trouver des paroles capables de vous persuader ? Non, ce ne sont pas les paroles qui m'ont manqué, Athéniens, mais l'impudence : je succombe pour n'avoir pas voulu vous dire les choses que vous aimez tant à entendre, pour n'avoir pas voulu me lamenter, pleurer et descendre à toutes les bassesses auxquelles on vous a accoutumés. Le péril où j'étais ne m'a pas paru tout à l'heure une raison suffisante pour rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant je ne me repens toujours pas de m'être ainsi défendu : j'aime beaucoup mieux mourir après m'être défendu comme je l'ai fait, que de devoir la vie à une lâche apologie. Car ni devant les tribunaux ni dans les combats, il n'est permis, ni à moi ni à aucun autre, d'employer tous les moyens pour éviter la mort. Tout le monde sait qu'à la guerre il serait très facile de sauver sa vie, en jetant ses armes et en demandant grâce à ceux qui vous poursuivent ; de même, dans tous les dangers, on trouve toujours mille expédients pour éviter la mort, quand on est décidé à tout dire et à tout faire. Eh ! ce n'est pas ce qui est difficile, Athéniens, d'éviter la mort ; mais il l'est beaucoup plus d'éviter de commettre un crime : le crime court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et lent comme je suis, je me suis laissé atteindre par le plus lent des deux, tandis que le plus agile, le crime, s'est attaché à mes accusateurs, qui sont vigoureux et rapides. Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné, et eux vont s'en aller condamnés par la vérité pour méchanceté et injustice. Pour moi, je m'en tiens à ma peine, et eux à la leur. En effet, peut-être est-ce ainsi que les choses devaient se passer, et selon moi, tout est pour le mieux. Après cela, vous qui m'avez condamné, voici ce que j'ose vous prédire ; car je suis précisément au moment où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie. Je vous dis donc que, si vous me faites périr, vous en serez punis, aussitôt après ma mort, par une peine bien plus cruelle, par Zeus, que celle à laquelle vous me condamnez. En effet, vous ne me faites mourir que pour ne plus avoir à rendre compte de votre vie : mais c'est tout le contraire qui arrivera, je vous le prédis. Il va s'élever contre vous un bien plus grand nombre de censeurs, de ces censeurs que je retenais jusqu'à présent, sans que vous vous en aperceviez ; censeurs d'autant plus pénibles, qu'ils sont plus jeunes, et

vous n'en serez que plus irrités. Car si vous pensez qu'en tuant les gens, vous empêcherez qu'on vous reproche de mal vivre, vous vous trompez. Cette manière de se délivrer de ses censeurs n'est ni honnête ni possible : la seule qui soit à la fois et la plus honnête et la plus facile, c'est, au lieu de fermer la bouche aux autres, de se rendre meilleur soi-même. Voilà ce que j'avais à prédire à ceux d'entre vous qui m'ont condamné : il ne me reste qu'à prendre congé d'eux. Mais pour vous, qui m'avez acquitté par vos suffrages, Athéniens, je m'entretiendrais volontiers avec vous sur ce qui vient de se passer, pendant que les magistrats sont occupés, et qu'on ne m'emmène pas encore où je dois mourir. Restez donc quelques instants, et employons à converser ensemble le temps qu'on me laisse. Je veux vous raconter, comme à mes amis, ce qui m'est arrivée aujourd'hui, et vous apprendre ce qu'elle signifie. Oui, juges (et en vous appelant ainsi, je vous donne le nom que vous méritez), il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Cette inspiration prophétique qui n'a cessé de se faire entendre à moi tout au long de ma vie, qui, dans les moindres occasions, n'a jamais manqué de me détourner de tout ce que j'allais faire de mal, aujourd'hui qu'il m'arrive, comme vous le voyez, ce qu'on pourrait prendre, et ce qu'on prend en effet pour le plus grand de tous les maux, cette voix divine a gardé le silence ; elle ne m'a arrêté ni ce matin quand je suis sorti de ma maison, ni quand je suis venu devant ce tribunal, ni pendant que je parlais, quand j'allais dire quelque chose. Et pourtant, dans beaucoup d'autres circonstances, elle est venue m'interrompre au milieu de mon discours ; mais aujourd'hui, elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, à aucune de mes paroles. Quelle peut en être la cause ? Je vais vous le dire. C'est que ce qui m'arrive est, selon toute vraisemblance, une bonne chose pour moi, et que nous nous trompons certainement si nous pensons que la mort est un mal. Une preuve évidente pour moi, c'est que si ce que j'allais faire aujourd'hui n'avait pas été bon, le signe ordinaire m'en aurait infailliblement averti. Voici encore quelques raisons d'espérer que la mort est un bien. Car de deux choses l'une : ou la mort est l'anéantissement absolu et la suppression de toute conscience, ou, comme on le dit, un simple changement, le passage de l'âme d'un lieu dans un autre. Si la mort est la disparition de tout sentiment, comme un sommeil sans aucun songe, quel

merveilleux avantage n'est-ce pas que de mourir? Car, que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée dans un sommeil profond que n'a troublé aucun songe, et qu'il compare cette nuit avec toutes les nuits et avec tous les jours qui ont rempli le cours de sa vie; qu'il réfléchisse et qu'il dise en conscience combien dans sa vie il a eu de jours et de nuits plus heureuses et plus douces que celle-là; je suis persuadé que non seulement un simple particulier, mais le grand roi lui-même en trouverait un bien petit nombre, et qu'il serait aisé de les compter. Si la mort est quelque chose de semblable, je dis qu'elle n'est pas un mal, car toute la suite des temps ne paraît plus ainsi qu'une seule nuit. Mais si la mort est un passage de ce séjour dans un autre, et si ce qu'on dit est vrai, que là-bas est le rendez-vous de tous ceux qui ont vécu, quel plus grand bien peut-on imaginer, mes juges? Car enfin, si en arrivant chez Hadès, débarrassé de ceux qui se prétendent ici des juges, l'on y trouve les vrais juges, ceux qui passent pour rendre là-bas la justice, Minos, Rhadamanthe, Éaque, Triptolème et tous ces autres demi-dieux qui ont été justes pendant leur vie, le voyage serait-il donc si malheureux? Combien ne donnerait-on pas pour s'entretenir avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère? Quant à moi, si tout cela est vrai, je veux bien mourir plusieurs fois. Quel admirable passe-temps pour moi surtout de me trouver là avec Palamède, avec Ajax, fils de Télamon, et avec tous ceux des temps anciens qui sont morts victimes de condamnations injustes! Quel agrément de comparer mes aventures avec les leurs! Mais mon plus grand plaisir serait d'employer mon temps, là comme ici, à interroger et à examiner tous ces personnages, pour distinguer ceux qui sont véritablement sages de ceux qui croient l'être et ne le sont point. Combien ne donnerait-on pas, mes juges, pour examiner un peu celui qui mena contre Troie une si nombreuse armée, ou Ulysse, ou Sisyphe, ou tant d'autres, hommes et femmes, avec lesquels ce serait une félicité inexprimable de converser et de vivre, en les observant et les examinant? Là-bas au moins, on n'est pas condamné à mort pour cela; car les habitants de cet heureux séjour, entre mille avantages qui mettent leur condition bien au-dessus de la nôtre, jouissent d'une vie immortelle, si du moins ce qu'on en dit est vrai. C'est pourquoy, mes juges, soyez pleins d'espérance face à la mort, et n'ayez que cette vérité à l'esprit, qu'il n'y a aucun mal possible pour

l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort, et que les dieux ne l'abandonnent jamais. Car ce qui m'arrive n'est pas l'effet du hasard : pour moi, il est clair que mourir dès à présent et être délivré des soucis de la vie était ce qui me convenait le mieux. Aussi la voix divine s'est-elle tue aujourd'hui, et c'est aussi pourquoi je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire ; en cela, j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. Je ne leur ferai qu'une seule demande. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et, s'ils se croient quelque chose, alors qu'ils ne sont rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption ; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, nous n'aurons, moi et mes enfants, qu'à nous féliciter de votre justice. Mais il est temps que de nous quitter, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté le dieu.

Criton *ou le Devoir du citoyen*

PERSONNAGES DU DIALOGUE :

Socrate, Criton

SOCRATE

Pourquoi es-tu venu à cette heure-ci, Criton ? N'est-il pas encore bien tôt ?

CRITON

Il est vrai.

SOCRATE

Quelle heure est-il exactement ?

CRITON

Le jour se lève à peine.

SOCRATE

Je m'étonne que le gardien de la prison t'ait laissé entrer.

CRITON

Il me connaît bien, pour m'avoir vu souvent ici ; d'ailleurs, il m'a quelque obligation.

SOCRATE

Viens-tu d'arriver, ou y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

CRITON

Assez longtemps.

SOCRATE

Pourquoi donc ne m'as-tu pas éveillé sur-le-champ, au lieu de rester assis auprès de moi sans rien dire ?

CRITON

Par Zeus ! Je m'en serais bien gardé ; si j'étais à ta place, je ne voudrais pas être éveillé dans une situation aussi pénible. Aussi, il y a déjà longtemps que je suis là à te regarder, admirant la douceur de ton sommeil ; et je n'ai pas voulu t'éveiller pour te laisser passer le plus doucement possible ce qui te reste encore à vivre. Et, en vérité, Socrate, je t'ai souvent félicité de ton égalité d'humeur pendant tout le cours de ta vie ; mais, dans le malheur présent, je te félicite bien plus encore de ta fermeté et de ta résignation.

SOCRATE

C'est qu'il ne me siérait guère, à mon âge, Criton, de m'indigner parce qu'il me faut mourir.

CRITON

Eh ! combien y en a-t-il d'autres, Socrate, qui, au même âge que toi, se trouvent en de pareils malheurs, et que pourtant la vieillesse n'empêche pas de s'irriter contre leur sort ?

SOCRATE

Certes. Mais enfin, quel motif t'amène de si bon matin ?

CRITON

Une nouvelle, Socrate, fâcheuse et accablante, non pas pour toi, à ce que je vois, mais pour moi et pour tous tes amis. Moi, en tout cas, j'aurai, je le sens, bien de la peine à la supporter.

SOCRATE

Quelle nouvelle ? Le vaisseau au retour duquel je dois mourir est-il arrivé de Délos ?

CRITON

Non, pas encore ; mais il paraît qu'il doit arriver aujourd'hui, à ce que disent des gens qui viennent de Sounion et qui l'ont laissé là. Ainsi, il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui ; et demain matin, Socrate, il te faudra quitter la vie.

SOCRATE

À la bonne heure, Criton ! si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse. Cependant, je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui.

CRITON

Et qu'est-ce qui te fait croire cela ?

SOCRATE

Je vais te le dire. Ne dois-je pas mourir le lendemain du jour où le vaisseau sera arrivé ?

CRITON

C'est du moins ce que disent ceux de qui cela dépend.

SOCRATE

Eh bien ! Je ne crois pas qu'il arrive aujourd'hui, mais demain. Je le conjecture d'après un songe que j'ai eu cette nuit, il y a un instant ; et du coup tu as sans doute bien fait de ne pas m'éveiller.

CRITON

Quel était donc ce songe ?

SOCRATE

Il m'a semblé voir une femme belle et majestueuse, vêtue de blanc, s'avancer vers moi, m'appeler et me dire : « Socrate, dans trois jours tu seras arrivé à la fertile Phtie.¹ »

CRITON

Voilà un songe étrange, Socrate !

1. Homère, *Illiade*, IX, 363.

SOCRATE

Au contraire, le sens en est très clair, me semble-t-il ?

CRITON

Beaucoup trop, à mon avis. Mais, mon cher Socrate, il en est temps encore, suis mes conseils et sauve ta vie ; car moi, je trouverai dans ta mort plus d'un malheur : outre la douleur d'être privé de toi, d'un ami tel que je n'en retrouverai jamais un de pareil, j'ai encore à craindre que le vulgaire, qui ne nous connaît bien ni l'un ni l'autre, ne croie que, alors que je pouvais te sauver si j'avais bien voulu sacrifier quelque argent, j'ai négligé de le faire. Or, y a-t-il une réputation plus honteuse que celle de passer pour quelqu'un de plus attaché à son argent qu'à ses amis ? Car la plupart des gens ne voudront jamais croire que c'est toi qui as refusé de sortir d'ici, malgré nos instances.

SOCRATE

Mais pourquoi, cher Criton, nous tant mettre en peine de l'opinion du vulgaire ? Les hommes sensés, dont il faut beaucoup plus s'occuper, sauront bien reconnaître comment les choses se seront réellement passées.

CRITON

Tu vois pourtant bien qu'il est nécessaire, Socrate, de se mettre aussi en peine de l'opinion du vulgaire : ce qui arrive en ce moment nous fait assez voir qu'il est capable de faire non pas un peu de mal, mais le plus grand mal, quand il écoute la calomnie.

SOCRATE

Et plût aux dieux, Criton, que la multitude fût capable de faire les plus grands maux, pour qu'elle pût aussi faire les plus grands biens ! Ce serait parfait ; mais elle ne peut ni l'un ni l'autre, car il ne dépend pas d'elle de rendre les hommes sages ou insensés. Elle agit au hasard.

CRITON

Eh bien, soit ; mais dis-moi, Socrate, ce n'est pas pour moi et tes autres amis que tu t'inquiètes ? Crains-tu que, si tu t'échappes, les délateurs nous créent des ennuis, en nous accusant de t'avoir

enlevé, et que nous soyons forcés de perdre toute notre fortune, ou du moins de sacrifier beaucoup d'argent, ou même d'avoir peut-être à souffrir quelque chose de pis ? Si c'est là ce que tu crains, rassure-toi. Il est juste que pour te sauver, nous courions ces dangers, et même de plus grands, s'il le faut. Ainsi crois-moi et suis le conseil que je te donne.

SOCRATE

Oui, Criton, j'ai toutes ces inquiétudes, et bien d'autres encore.

CRITON

Je peux donc t'ôter ces craintes ; car on ne demande pas beaucoup d'argent pour te tirer d'ici et te mettre en sûreté ; et puis, ne vois-tu pas que ces délateurs, on peut les acheter à bon marché et qu'ils ne nous coûteront pas grand-chose. Ma fortune est à toi ; elle suffira, je pense ; et si, par intérêt pour moi, tu crois ne pas devoir en faire usage, il y a ici des étrangers qui mettent la leur à ta disposition. L'un d'eux, Simmias de Thèbes, a apporté pour cela l'argent nécessaire ; Cébès et beaucoup d'autres te font les mêmes offres. Ainsi, je te le répète, que ces craintes ne t'empêchent pas de pourvoir à ta sûreté ; et quant à ce que tu disais devant le tribunal, que si tu sortais d'ici, tu ne saurais que devenir, que cela ne t'embarrasse point. Partout où tu iras, tu seras aimé. Si tu veux aller en Thessalie, j'y ai des hôtes qui sauront t'apprécier et qui te procureront un asile où tu n'auras aucune inquiétude. Je te dirai même plus, Socrate : il me semble qu'il n'est pas conforme à la justice que tu te livres toi-même, quand tu pourrais assurer ton salut, et que tu travailles, de tes propres mains, au succès de la trame ourdie par tes ennemis mortels. Ajoute à cela que tu trahis aussi tes enfants : tu vas les abandonner, quand tu pourrais les nourrir et les élever ; et tu les livres, autant qu'il dépend de toi, à la merci du sort et aux maux qui sont le partage des orphelins. Il fallait ou bien ne pas avoir d'enfants, ou bien les accompagner dans la vie et prendre la peine de les nourrir et de les élever. Mais, à te dire ce que je pense, tu as choisi le parti du plus faible, tandis que tu devais choisir celui d'un homme de cœur, toi surtout qui fais profession d'avoir cultivé la vertu pendant toute ta vie. Aussi, j'en rougis et pour toi et pour nous, qui sommes tes amis ; j'ai bien peur que l'on considère tout ceci comme un effet de notre

lâcheté, et cette accusation portée devant le tribunal, quand elle aurait pu ne pas l'être, et la manière dont le procès lui-même a été conduit, et cette dernière circonstance de ton refus, qui semble former le dénouement ridicule de la pièce. Oui, on dira que c'est par une pusillanimité coupable que nous ne t'avons pas sauvé, et que tu ne t'es pas sauvé toi-même, quand cela était possible, facile même, pour peu que chacun de nous eût fait quelque chose pour t'aider. Songes-y donc, Socrate : outre le mal qui t'arrivera, pense à la honte dont tu seras couvert, ainsi que tes amis. Réfléchis bien ou plutôt il n'est plus temps de réfléchir, la décision doit être prise, et il n'y a qu'une décision à prendre. La nuit prochaine, il faut que tout soit exécuté ; si nous tardons encore, tout est manqué, et il n'y a plus rien à faire. Ainsi, pour toutes ces raisons, suis mon conseil, et fais ce que je te dis.

SOCRATE

Mon cher Criton, on ne saurait trop estimer ta sollicitude, si elle s'accordait avec la vertu ; autrement, plus elle est vive, plus elle est fâcheuse. Il faut donc examiner si le devoir permet ou non de faire ce que tu me proposes ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pour principe de n'écouter en moi d'autre voix que celle de la raison. Les principes que j'ai professés toute ma vie, je ne puis les abandonner parce qu'un malheur m'arrive : je les vois toujours du même œil ; ils me paraissent aussi valables, aussi respectables qu'auparavant ; et si tu n'en as pas de meilleurs à leur substituer, sache bien que tu ne m'ébranleras pas, quand bien même la multitude chercherait à m'épouvanter comme un enfant, en me présentant des images plus affreuses encore que celles dont elle m'environne, comme les fers, la misère, la mort. Comment donc faire cet examen d'une manière convenable ? En reprenant tout d'abord ce que tu viens de dire sur l'opinion, demandons-nous si nous avons raison ou non de répéter qu'il y a des opinions auxquelles il faut avoir égard, et d'autres qu'il faut dédaigner. Ou bien avons-nous raison tant que je n'avais pas été condamné à mort, et n'avons-nous pas tout à coup découvert que nous ne parlions que pour parler, et que ce n'était là que pur badinage ? Je désire donc examiner avec toi, Criton, si nos principes d'alors me sembleront changés en raison de ma situation, ou s'ils me paraîtront toujours les mêmes ; s'il faut y renoncer, ou nous y conformer. Or,

ce me semble, nous avons souvent dit ici – et nous entendions bien parler sérieusement – ce que je disais tout à l’heure, à savoir, que parmi les opinions des hommes, il en est qui méritent toute notre affection, et d’autres qui n’en méritent aucune. Criton, au nom des dieux, cela ne te semble-t-il pas bien dit ? Car, selon toute vraisemblance humaine, tu n’es pas en danger de mourir demain, et la menace d’un péril ne te détournera pas de la vérité : réfléchis-y donc bien. Ne trouves-tu pas que nous avons raison de dire qu’il ne faut pas estimer toutes les opinions des hommes, mais seulement certaines, pas celles de tous les hommes, mais seulement de certains ? Qu’en dis-tu ? Cela ne te semble-t-il pas vrai ?

CRITON

Fort vrai.

SOCRATE

À ce compte, n’est-ce pas les bonnes opinions qu’il faut estimer, et non les mauvaises ?

CRITON

Certainement.

SOCRATE

Les bonnes opinions sont celles des sages, et les mauvaises celles des fous ?

CRITON

Qui en doute ?

SOCRATE

Voyons, comment établissons-nous ce principe ? Un homme qui s’applique sérieusement à la gymnastique prête-t-il attention à l’éloge et à la critique du premier venu, ou seulement à ceux du médecin ou du pédotribe ?

CRITON

De celui-là seulement.

SOCRATE

C'est donc de celui-là seul qu'il doit redouter la critique, et désirer l'éloge, sans s'inquiéter de ce qui vient des autres ?

CRITON

Assurément.

SOCRATE

Ainsi il faut qu'il fasse ses exercices, règle son régime, mange et boive selon l'avis de celui-là seul qui le dirige et qui s'y connaît, plutôt que d'après l'opinion de tous les autres ensemble.

CRITON

Cela est incontestable.

SOCRATE

Voilà donc qui est établi. Mais s'il désobéit au maître et dédaigne son avis et ses éloges pour écouter la foule des gens qui n'y entendent rien, ne lui en coûtera-t-il aucun mal ?

CRITON

Comment en serait-il autrement ?

SOCRATE

Mais ce mal, de quelle nature est-il ? Quels seront ses effets ? Et sur quelle partie de notre imprudent tombera-t-il ?

CRITON

Sur son corps, évidemment ; c'est lui qu'il ruinera.

SOCRATE

Fort bien ; et convenons, pour ne pas entrer dans des détails sans fin, qu'il en est ainsi de tout. Et bien ! sur le juste et l'injuste, sur l'honnête et le deshonnête, sur le bien et le mal, qui font en ce moment la matière de notre entretien, nous en rapporterons-nous à l'opinion du plus grand nombre ou à celle d'un seul homme, si nous en trouvions un qui s'y connaisse en ces matières, et ne devrions-nous pas avoir plus de respect et plus de déférence pour lui que pour tous les autres ensemble ? Et si nous

refusons de nous conformer à ses avis, ne ruinerons-nous pas cette partie de nous-mêmes que la justice fortifie et que l'injustice dégrade ? Ou tout cela n'a-t-il pas d'importance ?

CRITON

Beaucoup, au contraire.

SOCRATE

Voyons encore. Si nous ruinons en nous ce qu'un bon régime fortifie, et ce qu'un régime malsain dégrade, en suivant l'avis de gens qui ne s'y connaissent pas, dis-moi, pourrions-nous vivre, avec cette partie de nous-mêmes ainsi ruinée. Et ici, il s'agit du corps, n'est-ce pas ?

CRITON

Oui.

SOCRATE

Peut-on vivre avec un corps flétri et ruiné ?

CRITON

Non, assurément.

SOCRATE

Et pourrions-nous donc vivre, quand sera dégradé cette autre partie de nous-mêmes que la vertu entretient et que le vice ruine ? Ou jugeons-nous moins précieuse que le corps, cette autre partie de notre être, quelle qu'elle soit, à laquelle se rapportent le juste et l'injuste ?

CRITON

Pas du tout.

SOCRATE

N'est-elle pas plus importante ?

CRITON

Beaucoup plus.

SOCRATE

Il ne faut donc pas, mon cher Criton, nous mettre tant en peine de ce que dira de nous la multitude, mais bien de ce qu'en dira celui qui connaît le juste et l'injuste; et celui-là, Criton, ce juge unique de toutes nos actions, c'est la vérité. Tu vois donc bien que tu partais d'un faux principe lorsque tu disais, en commençant, que nous devons nous inquiéter de l'opinion de la multitude sur le juste, le bien et l'honnête, et sur leurs contraires. Mais enfin, dira-t-on peut-être, la multitude a le pouvoir de nous faire mourir.

CRITON

C'est ce que l'on dira, assurément.

SOCRATE

Tu as raison, mais, mon cher Criton, je ne crois pas que ce que nous avons établi s'en trouve modifié. Examine encore ceci, je te prie : le principe, que l'important n'est pas de vivre, mais de bien vivre, subsiste-t-il ou non ?

CRITON

Il subsiste.

SOCRATE

Et celui qui dit que le bien, l'honnête et le juste sont trois choses identiques, subsiste-t-il aussi ?

CRITON

Sans aucun doute.

SOCRATE

C'est donc d'après ces principes, dont nous convenons tous deux, qu'il faut examiner s'il est juste ou non que j'essaye de sortir d'ici sans l'aveu des Athéniens : si ce projet nous paraît juste, tentons-le ; sinon, il y faut renoncer. Quant à toutes ces considérations que tu m'allègues, sur l'argent, la réputation, la famille, prends garde que ce soient là des considérations de cette multitude qui vous tue à la légère, et qui, ensuite, si elle le pouvait, vous rappellerait à la vie avec aussi peu de raison. Songe que, selon les principes que nous avons établis, la seule question que

nous avons à examiner, c'est, comme nous venons de le dire, de savoir si, en donnant de l'argent à ceux qui me tireront d'ici et en leur étant redevables, nous nous conduirons conformément à la justice, ou si, eux et nous, nous commettons une injustice en agissant ainsi; et si nous trouvons que la justice s'oppose à notre démarche, il n'y a plus à raisonner, il faut rester ici, ne rien faire et mourir, ou souffrir toute autre peine, plutôt que de commettre une injustice.

CRITON

On ne peut mieux dire, Socrate; vois donc ce que nous avons à faire.

SOCRATE

Examinons-le ensemble, mon ami; et si tu as quelque chose à objecter lorsque je parlerai, fais-le: je suis prêt à me rendre à tes raisons; sinon, cesse enfin, je te prie, de me presser de sortir d'ici malgré les Athéniens; car je tiens beaucoup à agir avec ton aveu, sans te déplaire. Vois donc si tu seras satisfait de la manière dont je vais commencer cet examen, et ne me réponds que d'après ta conviction la plus intime.

CRITON

Je le ferai.

SOCRATE

Admettons-nous qu'il ne faut jamais commettre volontairement une injustice, ou bien que l'injustice est bonne dans certains cas, et mauvaise dans d'autres? Ou n'est-elle légitime dans aucune circonstance, comme nous en sommes souvent convenus autrefois, et récemment encore? Et tous ces principes sur lesquels nous nous accordions, quelques jours ont-ils donc suffi pour les détruire? Et se pourrait-il, Criton, qu'à notre âge, tous nos plus sérieux entretiens n'eussent été, à notre insu, que des mots d'enfants? Ou plutôt ce que nous disions alors n'est-il pas toujours vrai, que la foule en convienne ou non? Qu'un sort plus rigoureux ou plus doux nous attende, en tout cas l'injustice en elle-même n'est-elle pas toujours un mal et une honte? Admettons-nous ce principe, ou faut-il le rejeter?

CRITON

Nous l'admettons.

SOCRATE

C'est donc un devoir absolu de n'être jamais injuste ?

CRITON

Tout à fait.

SOCRATE

Si c'est un devoir absolu de n'être jamais injuste, c'est donc aussi un devoir de ne l'être jamais même envers celui qui l'a été à notre égard, contrairement à ce que pense le plus grand nombre ?

CRITON

C'est bien mon avis.

SOCRATE

Mais quoi ! est-il permis de faire du mal à quelqu'un, oui ou non ?

CRITON

Non, assurément, Socrate.

SOCRATE

Mais, enfin, rendre le mal pour le mal, cela est-il juste, comme le veut le plus grand nombre, ou injuste ?

CRITON

Tout à fait injuste.

SOCRATE

Car faire du mal à quelqu'un ou être injuste, c'est la même chose.

CRITON

Tu dis vrai.

SOCRATE

Ainsi c'est bien une obligation de ne jamais rendre l'injustice pour l'injustice, ni le mal pour le mal. Mais prends garde, Criton, qu'en m'accordant ce principe, tu ne le fasses pas contre ta véritable pensée ; car je sais qu'il y a très peu de personnes qui l'admettent, et qu'il y en aura toujours très peu. Or, si l'on est divisé sur ce point, il est impossible de s'entendre sur le reste, et des avis différents conduisent nécessairement à un mépris réciproque. Réfléchis donc bien, et vois si tu es réellement d'accord avec moi, et si nous pouvons discuter en partant de ce principe que, dans aucune circonstance, il n'est bien d'être injuste, ni de rendre l'injustice pour l'injustice, ou le mal pour le mal ; ou alors, si tu penses autrement, coupe court à la discussion en rejetant ce principe. Pour moi, je pense encore aujourd'hui comme autrefois. Si toi, tu as changé d'avis, dis-le, et apprends-moi tes motifs ; mais si tu restes fidèle à ton premier sentiment, écoute ce qui suit.

CRITON

Je persiste, Socrate, et pense toujours comme toi. Parle donc.

SOCRATE

Je poursuis donc, ou plutôt je te demande : un homme qui a promis de faire une chose juste doit-il la faire ou manquer à sa parole ?

CRITON

Il doit la faire.

SOCRATE

Cela posé, examine maintenant cette question : en sortant d'ici sans le consentement des Athéniens, ne ferons-nous pas de tort à quelqu'un, et à ceux-là précisément qui le méritent le moins ? Nous conformerons-nous à ce que nous avons reconnu comme juste, ou y manquerons-nous ?

CRITON

Je ne saurais répondre à cette question, Socrate, car je ne la comprends pas.

SOCRATE

Voyons si de cette façon tu la comprendras mieux. Au moment de nous enfuir, ou comme il te plaira d'appeler notre sortie, si les Lois et la République elle-même venaient se présenter devant nous et nous disaient : « Dis-nous, Socrate, qu'as-tu l'intention de faire ? L'action que tu prépares ne tend-elle pas à nous renverser, nous, les Lois, et l'État tout entier, autant qu'il est en ton pouvoir ? Quel État peut subsister, là où les jugements rendus n'ont aucune force et où ils sont foulés aux pieds par les particuliers ? » Que pourrions-nous répondre, Criton, à ce reproche et à beaucoup d'autres semblables qu'on pourrait nous faire ? Car que n'aurait-on pas à dire – surtout un orateur – pour la défense de cette loi que nous avons enfreinte et qui ordonne que les jugements rendus soient exécutés ? Répondrons-nous que la République nous a fait injustice et qu'elle n'a pas bien jugé ? Est-ce là ce que nous répondrons ?

CRITON

Oui, sans doute, Socrate, nous le dirons.

SOCRATE

Et si les lois nous disent : « Socrate, est-ce là ce dont nous sommes convenus ensemble ? N'était-ce pas te soumettre aux jugements rendus par la République ? » Et si nous paraissions surpris de ce langage, elles nous diraient peut-être : « Ne t'étonne pas, Socrate ; mais réponds-nous puisque tu as coutume de procéder par questions et par réponses. Dis, quel sujet de plaintes as-tu donc contre nous et contre la République pour entreprendre de nous détruire ? N'est-ce pas d'abord à nous que tu dois la vie ? N'est-ce pas sous nos auspices que ton père prit pour compagne celle qui t'a donné le jour ? Parle : est-ce que ce sont les lois relatives aux mariages qui te paraissent mauvaises ? — Non, dirais-je. — Ou celles qui président à l'éducation et suivant lesquelles tu as été élevé toi-même ? Ont-elles mal fait de prescrire à ton père de t'instruire dans les exercices de l'esprit et dans ceux du corps ? — Elles ont très bien fait. — Eh bien ! si tu nous dois la naissance et l'éducation, peux-tu nier que tu sois notre enfant et notre esclave, toi et ceux dont tu descends ? Et s'il en est ainsi, crois-tu avoir des droits égaux aux nôtres, crois-tu qu'il te soit permis de

nous rendre tout ce que nous pourrons te faire subir? Eh quoi! à un père, ou à un maître si tu en avais un, tu n'aurais pas le droit de faire ce qu'il te ferait, ni de l'injurier, s'il t'injurait, ni de le frapper, s'il te frappait, ni rien de semblable; et tu aurais ce droit envers les lois et la patrie! et si nous avions prononcé ta mort, estimant qu'elle est juste, tu pourrais entreprendre de nous détruire! et, en agissant ainsi, tu croirais bien faire, toi qui as réellement consacré ta vie à l'étude de la vertu! Ta sagesse va-t-elle jusqu'à ne pas savoir que la patrie mérite plus de respect, qu'elle est plus auguste et plus sacrée et plus précieuse aux yeux des dieux et des hommes sages, qu'un père, qu'une mère, que tous les aïeux; qu'il faut vénérer la patrie dans sa colère, avoir pour elle plus de soumission et d'égards que pour un père; qu'il faut ou la ramener par la persuasion, ou obéir à ses ordres et souffrir, sans murmurer, tout ce qu'elle commande de souffrir, fût-ce d'être battu, ou chargé de chaînes, ou envoyé à la guerre pour y être blessé ou tué; que tout cela il faut le faire, que le devoir est là, qu'il n'est permis ni de reculer, ni de lâcher pied, ni de quitter son poste, mais que, sur le champ de bataille, devant le tribunal, partout, il faut faire ce que veut la République, ou alors employer auprès d'elle les moyens de persuasion que la loi accorde; qu'enfin, si c'est une impiété de faire violence à un père et à une mère, c'en est une bien plus grande de faire violence à la patrie?» Que répondrons-nous à cela, Criton? Reconnaissons-nous que les Lois disent la vérité?

CRITON

Je crois que oui.

SOCRATE

«Conviens donc, Socrate, continueraient-elles peut-être, que nous disons la vérité en affirmant que ce que tu entreprends contre nous est injuste. Nous qui t'avons fait naître, qui t'avons nourri et élevé, qui t'avons fait, comme aux autres citoyens, tout le bien dont nous avons été capables, nous ne laissons pas de proclamer que tout Athénien, une fois citoyen et après avoir bien examiné les pratiques politiques de la cité ainsi que nous les Lois, peut, s'il n'est pas content, se retirer où il lui plaît, avec tout son bien. Et si l'un d'entre vous, ne pouvant s'accoutumer

à nos manières, veut aller habiter ailleurs, dans une de nos colonies ou même dans un pays étranger, il n'y en a pas une de nous qui s'y oppose: il peut aller s'établir où bon lui semble et emporter avec lui sa fortune. Mais si quelqu'un demeure, après avoir vu comment nous rendions la justice et comment nous gouvernons en général, là nous disons qu'il s'est de fait engagé à nous obéir et nous soutenons que, s'il y manque, il est injuste de trois manières: il nous désobéit, à nous qui lui avons donné la vie; il nous désobéit, à nous qui l'avons nourri; enfin, alors qu'il s'était engagé à nous obéir, il se soustrait à notre autorité, au lieu de la désarmer par la persuasion s'il nous arrive de faire quelque chose de mal; et quand nous nous bornons à proposer, au lieu de commander tyranniquement, quand nous allons jusqu'à laisser le choix ou d'obéir ou de nous convaincre, lui, il ne fait ni l'un ni l'autre. Voilà, Socrate, les accusations auxquelles tu t'exposes, si tu accomplis le projet que tu médites, et encore seras-tu plus coupable que tout autre citoyen.» Et si je leur demandais pour quelles raisons, peut-être pourraient-elles me fermer la bouche, en me rappelant que je me suis engagé plus que tout autre à respecter ces conditions que je veux rompre aujourd'hui. «Et nous avons, me diraient-elles, de solides preuves que, nous et la République, nous te convenions, car tu ne serais pas resté dans cette ville plus que tout autre Athénien, si elle ne t'avait été plus agréable qu'à eux tous. Jamais aucune des fêtes de la Grèce n'a pu te faire quitter Athènes, si ce n'est une seule fois où tu es allé à l'Isthme; tu n'es sorti d'ici que pour aller à la guerre; tu n'as jamais entrepris aucun voyage, comme tous les autres ont l'habitude de le faire; tu n'as jamais eu la curiosité de voir une autre ville, de connaître d'autres lois, mais nous t'avons toujours suffi, nous et notre gouvernement. Telle était ta prédilection pour nous, c'est ainsi que tu consentais si bien à vivre selon nos maximes, et que tu as même eu des enfants dans cette ville, témoignage assuré qu'elle te plaisait. Enfin, pendant ton procès il ne tenait qu'à toi de te condamner à l'exil et de faire alors, avec notre consentement, ce que tu entreprends aujourd'hui malgré nous. Mais tu affectais de voir la mort avec indifférence, tu disais la préférer à l'exil; et maintenant, sans égard pour ces belles paroles, sans respect pour nous, les Lois, dont tu médites la ruine, tu vas faire ce que ferait le plus vil esclave, en tâchant de

t'enfuir, au mépris des conventions et de tes engagements qui te soumettent à notre autorité.

«Réponds donc d'abord sur ce point: disons-nous la vérité, lorsque nous soutenons que tu t'es engagé à reconnaître nos décisions non en paroles, mais en fait? Cela est-il vrai, oui ou non?» Que répondre, Criton, et comment faire pour ne pas en convenir?

CRITON

Il le faut bien, Socrate.

SOCRATE

«Et que fais-tu donc, continueraient-elles, que de violer le traité qui te lie à nous et de fouler aux pieds tes engagements? Et pourtant tu ne les as contractés ni par force, ni par tromperie, ni sans avoir eu le temps d'y penser: voilà bien soixante-dix années pendant lesquelles il t'était permis de te retirer, si tu n'étais pas satisfait de nous et si les conditions du traité ne te paraissaient pas justes. Tu n'as préféré ni Lacédémone, ni la Crète, dont tu vantes sans cesse le gouvernement, ni aucune autre ville, grecque ou étrangère; tu es même beaucoup moins sorti d'Athènes que les boiteux, les aveugles, et autres estropiés; tant il est vrai que, plus aimé que tout autre Athénien, tu as aimé cette ville, et donc nous aussi apparemment, car qui pourrait aimer une ville sans en aimer les lois? Et aujourd'hui, tu serais infidèle à tes engagements! Non, tu ne le feras pas, si du moins tu nous en crois, et tu ne t'exposeras pas à la dérision en abandonnant ta patrie. Réfléchis un peu, nous te prions: si tu violes tes engagements et commets une faute pareille, quel bien t'en reviendra-t-il, à toi et à tes amis? Pour tes amis, il est à peu près évident qu'ils seront exposés au danger d'être bannis et privés du droit de cité, ou à celui de perdre leur fortune; et pour toi, si tu te retires dans quelque ville voisine, à Thèbes ou à Mégare – comme elles ont toutes deux de bonnes lois – tu y seras comme un ennemi et tout bon citoyen te considérera d'un œil de défiance, te prenant pour un corrupteur des lois. Ainsi accréditeras-tu toi-même l'opinion que tu as été justement condamné; car tout corrupteur des lois passe aisément pour corrupteur des jeunes gens et des faibles d'esprit.

«Éviteras-tu ces villes qui ont de bonnes lois et la société des hommes de bien? Mais alors est-ce la peine de vivre? Ou si tu

les approches, que leur diras-tu, Socrate? Auras-tu le front de leur répéter ce que tu disais ici, qu'il ne doit rien y avoir de plus précieux pour l'homme que la vertu, la justice, les lois et leurs décisions? Mais espères-tu qu'alors le rôle que joue Socrate ne paraisse pas honteux? Non, tu ne peux l'espérer. Mais tu t'éloigneras peut-être de ces villes qui ont de bonnes lois, et tu iras en Thessalie, chez les amis de Criton; car c'est le pays du désordre et de la licence, et peut-être y prendra-t-on un singulier plaisir à t'entendre raconter la manière plaisante dont tu t'es échappé de cette prison, enveloppé d'un manteau, ou couvert d'une peau de bête, ou vêtu de quelque autre déguisement, comme font tous les fugitifs, et tout à fait méconnaissable. Et personne ne s'avisera de remarquer qu'à ton âge, n'ayant vraisemblablement plus que peu de temps à vivre, il faut que tu aies bien aimé la vie pour y sacrifier les lois les plus saintes? Non, peut-être, si tu ne choques personne; autrement, Socrate, il te faudra entendre bien des choses humiliantes. Tu vivras donc dépendant de tous les hommes, en rampant devant eux. Et que feras-tu en Thessalie que de traîner ton oisiveté de festin en festin, comme si tu y étais allé pour un souper? Que deviendront alors tous ces discours sur la justice et sur les autres vertus? Mais peut-être veux-tu vivre pour tes enfants, afin de pouvoir les élever? Quoi donc! est-ce en les emmenant en Thessalie que tu les élèveras, en en faisant des étrangers, pour qu'ils te doivent encore cela? Ou si tu les laisses à Athènes, seront-ils mieux élevés parce que tu seras en vie quand tu ne seras pas avec eux? Tes amis en auront soin? Mais que s'ils en auraient soin si tu allais en Thessalie, si tu vas chez Hadès n'en auront-ils pas soin! Voyons, Socrate, du moins si ceux qui se disent tes amis valent quelque chose, il faut croire qu'ils en prendront soin. Socrate, suis les conseils de celles qui t'ont nourri: ne mets ni tes enfants, ni ta vie, ni quoi que ce soit d'autre au-dessus de la justice, et quand tu arriveras chez Hadès, tu pourras plaider ta cause devant les juges que tu y trouveras; car si tu fais ce que tu as prévu, sache que tu n'amélioreras tes affaires, ni dans ce monde ni dans l'autre. Et subissant aujourd'hui ton arrêt, tu meurs en victime de l'injustice, non des lois, mais des hommes; mais si tu fuis, si tu réponds éhontément à l'injustice par l'injustice, et au mal par le mal, si tu violes le traité qui t'obligeait envers nous, si tu mets en péril ceux que tu devais protéger, toi, tes

amis, ta patrie et nous, tu nous auras pour ennemis pendant ta vie, et quand tu arriveras là-bas, nos sœurs, les Lois de l'Hadès, ne t'y feront pas un accueil trop favorable, sachant que tu as fait tous tes efforts pour nous détruire. Ainsi, ne laisse pas Criton avoir sur toi plus de pouvoir que nous, et ne préfère pas ses conseils aux nôtres.» Voilà, sache-le, mon cher Criton, ce que je crois entendre, comme ceux qu'agite le transport des Corybantes croient entendre les flûtes sacrées: le son de ces paroles retentit en mon âme et me rend insensible à tout autre discours; et sache qu'au moins dans la disposition qui est la mienne pour l'instant, tout ce que tu pourras me dire contre sera inutile. Cependant, si tu crois pouvoir y réussir, parle.

CRITON

Socrate, je n'ai rien à dire.

SOCRATE

Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre là où le dieu nous conduit.

Euthyphron *ou De la sainteté*

PERSONNAGES DU DIALOGUE :

Euthyphron, devin, Socrate

EUTHYPHRON

Que se passe-t-il, Socrate ? Pourquoi n'es-tu pas au lycée, comme à ton habitude, et te trouves-tu près du Portique royal ? Se peut-il que tu aies, comme moi, un procès devant l'archonte-roi ?

SOCRATE

Non pas un procès, Euthyphron : les Athéniens appellent cela une affaire d'État.

EUTHYPHRON

Que dis-tu ? Une affaire d'État ! C'est donc vraisemblablement que quelqu'un t'accuse. Car je ne pourrais jamais croire, Socrate, que, toi, tu accuses personne.

SOCRATE

Certainement non.

EUTHYPHRON

Ainsi, c'est bien toi qu'on accuse ?

SOCRATE

Tout à fait.

EUTHYPHRON

Et quel est ton accusateur ?

SOCRATE

Moi-même, je ne le connais pas très bien ; il semble que ce soit un jeune homme assez obscur. On l'appelle, je crois, Mélétos. Il est du dème de Pitthos. Si jamais tu connais quelqu'un de Pitthos, qui se nomme Mélétos, avec les cheveux raides, la barbe rare et le nez recourbé, c'est mon homme.

EUTHYPHRON

Je ne me rappelle personne qui soit ainsi fait, mais quelle accusation, Socrate, ce Mélétos intente-t-il donc contre toi ?

SOCRATE

Quelle accusation ? Une accusation qui n'est pas, à mon avis, celle d'un homme ordinaire ; car, à son âge, ce n'est pas peu que d'être instruit dans des matières si relevées. Il prétend savoir comment on fait aujourd'hui pour corrompre la jeunesse, et qui sont ceux qui la corrompent. C'est apparemment quelque habile homme qui, ayant perçu mon ignorance, vient, devant la patrie, comme devant la mère commune, m'accuser de corrompre les gens de son âge : et, il faut l'avouer, il me paraît être le seul de nos hommes d'État qui sache quel est le fondement d'une bonne politique. Car la raison ne dit-elle pas qu'il faut commencer par l'éducation des jeunes gens, et travailler à les rendre aussi vertueux qu'ils peuvent l'être, comme il convient à un bon jardinier de prendre d'abord soin des jeunes plantes, avant de s'occuper des autres ? Et c'est sans doute ce que fait Mélétos, en commençant par se débarrasser de nous, nous qui corrompons la jeunesse en pleine croissance, pour reprendre ses termes ; après quoi, il étendra ses soins sur les plus âgés et rendra ainsi à sa patrie les plus grands services. On n'en attend pas moins d'un homme qui soit si bien commencé.

EUTHYPHRON

Je le voudrais bien, Socrate ; mais je crains que ce ne soit le contraire qui arrive : car, en commençant par s'attaquer à toi, Socrate, il ne peut pas mieux faire, me semble-t-il, pour nuire à

la patrie. Mais apprends-moi, je te prie, ce qu'il t'accuse de faire pour corrompre la jeunesse.

SOCRATE

Des choses qui, à première écoute, paraissent tout à fait absurdes : car il dit que je fabrique des dieux, que j'en introduis de nouveaux et que je ne crois pas aux anciens. Voilà ce dont il m'accuse.

EUTHYPHRON

Je comprends ; c'est à cause de ces inspirations extraordinaires, qui, dis-tu, ne t'abandonnent jamais. C'est pour cela qu'il vient t'accuser devant ce tribunal d'introduire dans la religion des croyances nouvelles, sachant bien que de telles affaires se prêtent toujours facilement aux calomnies du peuple. Que ne m'arrive-t-il pas à moi-même, lorsque, devant l'assemblée, je parle de choses divines, et que je prédis ce qui doit arriver ! Ils se moquent tous de moi comme si j'étais fou : et pourtant, rien de ce que j'ai prédit n'a manqué d'arriver ; mais c'est qu'ils sont jaloux de tous les gens comme nous, qui avons quelque mérite. Que faire ? Ne pas s'en mettre en peine, et continuer son chemin.

SOCRATE

Mon cher Euthyphron, être un peu moqué n'est peut-être pas si grave : car, après tout, à ce qu'il me semble, les Athéniens s'embarrassent assez peu qu'un homme soit habile, pourvu qu'il ne cherche pas à enseigner son savoir ; mais dès qu'il s'avise d'en faire part aux autres, alors ils se mettent tout de bon en colère, soit par jalousie, comme tu dis, soit pour quelque autre raison.

EUTHYPHRON

À cet égard, quels que soient les sentiments qu'ils ont pour moi, je n'ai vraiment pas envie, Socrate, d'en faire l'épreuve.

SOCRATE

Voilà donc pourquoi tu passes pour quelqu'un de si réservé qui ne communique pas volontiers ta sagesse ; mais, pour moi, et je crains fort que les Athéniens ne se soient aperçus que l'amour que j'ai pour les hommes me porte à leur enseigner sans retenue

•

tout ce que je sais, non seulement sans demander de salaire, mais en me proposant volontiers si quelqu'un veut m'écouter. Si l'on se contentait de se moquer un peu de moi, comme tu dis qu'on le fait de toi, il ne me serait pas si désagréable que de passer ici, au tribunal, quelques heures à rire et à se divertir ; mais s'ils prennent l'affaire au sérieux, il n'y a que vous autres devins qui sachiez ce qui en adviendra.

EUTHYPHRON

J'espère que tout ira bien, Socrate, et que tu conduiras heureusement au bout ton affaire, comme moi la mienne.

SOCRATE

Tu as donc ici quelque affaire ? Te défends-tu, ou poursuis-tu ?

EUTHYPHRON

Je poursuis.

SOCRATE

Et qui ?

EUTHYPHRON

Quand je te l'aurai dit, tu me croiras fou.

SOCRATE

Comment ! Poursuis-tu quelqu'un qui ait des ailes ?

EUTHYPHRON

Celui que je poursuis, bien loin d'avoir des ailes, est si vieux qu'à peine il peut marcher.

SOCRATE

Et qui est-ce donc ?

EUTHYPHRON

C'est mon père.

SOCRATE

Ton père !

EUTHYPHRON

Oui, mon père.

SOCRATE

Eh ! de quoi l'accuses-tu ?

EUTHYPHRON

D'homicide.

SOCRATE

D'homicide ! Par Héraklès ! Voilà une accusation au-dessus de la portée du vulgaire, qui ignore toujours où est le bien : un homme ordinaire ne serait pas en état de la soutenir. Pour cela, il faut un homme déjà fort avancé en sagesse.

EUTHYPHRON

Oui, par Zeus, fort avancé, Socrate.

SOCRATE

Est-ce un de tes parents que ton père a tué ? Il le faut, car, pour un étranger, tu ne mettrais pas ton père en accusation.

EUTHYPHRON

Quelle absurdité, Socrate, de penser qu'il y ait à cet égard une différence entre un parent et un étranger ! La seule question est de savoir si celui qui a tué, avait ou non le droit de le faire. S'il l'avait, il faut le laisser en paix ; sinon, tu es obligé de le poursuivre, fût-il ton ami, ton hôte. C'est te rendre complice du crime, que d'avoir commerce avec le criminel en connaissance de cause et de ne pas le poursuivre en justice afin de vous absoudre tous deux. Mais pour te mettre au fait, le mort était un de nos fermiers, qui travaillait pour nous sur une de nos terres que nous exploitions à Naxos. Un jour qu'il avait trop bu, il s'emporta si violemment contre un de nos esclaves qu'il le tua. Mon père le fit jeter dans une basse-fosse, pieds et poings liés, et sur l'heure même il envoya quelqu'un ici pour consulter l'exégète sur ce qu'il devait faire. Pendant ce temps-là, il négligea le prisonnier, comme un assassin dont la vie n'est d'aucune importance ; aussi en mourut-il. La faim, le froid et le poids de ses chaînes le tuèrent avant

que l'homme que mon père avait envoyé ne fût de retour. Sur cela, toute la famille s'indigne de me voir, au nom d'un assassin, accuser mon père d'un homicide, qu'ils prétendent qu'il n'a pas commis; et quand bien même il l'aurait commis, ils soutiennent que puisque le mort était lui-même un meurtrier je ne devrais pas me soucier de lui et qu'il est d'ailleurs impie pour un fils de poursuivre son père en justice: vois comme ils sont aveugles sur les choses divines, et comme ils sont incapables de discerner ce qui est impie et ce qui est saint.

SOCRATE

Mais, par Zeus, toi-même, Euthyphron, penses-tu connaître si exactement les choses divines et pouvoir démêler si précisément ce qui est saint d'avec ce qui est impie, que, tout s'étant passé comme tu le racontes, tu poursuives ton père sans craindre de commettre une impiété?

EUTHYPHRON

J'aurais bien peu d'estime pour moi, et Euthyphron n'aurait guère d'avantage sur les autres hommes, s'il ne savait tout cela parfaitement.

SOCRATE

Ô merveilleux Euthyphron! je vois bien que le meilleur parti que je puisse prendre, c'est de devenir ton disciple et de faire signifier à Méléto, avant le jugement de mon procès, que j'ai toujours attaché le plus grand prix à bien connaître les choses divines et qu'aujourd'hui, voyant qu'il m'accuse d'être tombé dans l'erreur en introduisant témérement des idées nouvelles sur la religion, je me suis mis à ton école. «Ainsi, Méléto, lui dirai-je, si tu reconnais qu'Euthyphron est savant en ces matières, admetts que moi aussi je pense correctement, et cesse de me poursuivre; si ce n'est pas le cas, fais assigner le maître avant l'écolier. Accuse-le de perdre, non pas les jeunes gens, mais les vieillards, son père et moi: moi, en m'enseignant une fausse doctrine, et son père, en le citant en justice d'après cette doctrine.» Et si, sans aucun égard à ma demande, il continue à me poursuivre, ou que, me laissant là, il s'en prenne à toi, tu ne manqueras pas de comparaître et de dire la même chose que je lui aurai fait signifier.

EUTHYPHRON

Par Zeus, je t'en donne ma parole, Socrate. S'il était assez imprudent pour s'attaquer à moi, je saurais bien trouver son faible, et c'est bien plus de lui que de moi dont il serait question devant le tribunal.

SOCRATE

Je le crois, mon cher Euthyphron, et voilà pourquoi je souhaite tant être ton disciple, bien assuré qu'il n'y a personne d'assez hardi pour te regarder en face, pas même ce Méléto qui voit si bien jusqu'au fond de mon âme, qu'il m'accuse d'impiété.

À présent donc, au nom de Zeus, enseigne-moi ce que tu prétendais tantôt savoir si bien : qu'est-ce que tu estimes être saint et être impie en matière de meurtre, et en tout autre domaine ? La sainteté n'est-elle pas toujours semblable à elle-même dans toutes sortes d'actions ? Et l'impiété, qui est son contraire, n'est-elle pas aussi toujours la même, de sorte que le même caractère d'impiété se trouve toujours dans tout ce qui est impie ?

EUTHYPHRON

Assurément, Socrate.

SOCRATE

Et qu'appelles-tu saint et impie ?

EUTHYPHRON

J'appelle saint, par exemple, ce que je fais aujourd'hui : de poursuivre en justice tout coupable, qu'il s'agisse de meurtres, de sacrilèges ou d'un acte du même genre, qu'il soit père, mère, frère ou qui que ce soit : ne pas le faire, voilà ce que j'appelle impie. Suis-moi bien, je te prie, je veux te donner une preuve infaillible que ma définition est exacte, et qu'il est juste, comme je l'ai déjà dit à beaucoup de personnes, de n'avoir aucun ménagement pour l'impie, quel qu'il soit. Les hommes ne pensent-ils pas que Zeus est le meilleur et le plus juste des dieux, et en même temps, ne reconnaissent-ils pas qu'il enchaîna son propre père, parce qu'il dévorait ses enfants sans cause légitime, et que ce père avait lui-même mutilé son propre père pour un motif du même genre ? Cependant ils s'élèvent contre moi quand je poursuis mon père

pour une injustice atroce, et ils se jettent dans une manifeste contradiction, en jugeant si différemment de la conduite de ces dieux et de la mienne.

SOCRATE

Eh ! c'est là précisément, Euthyphron, la raison pour laquelle je suis poursuivi en justice aujourd'hui : c'est que, quand on me raconte de telles histoires sur les dieux, j'ai du mal à y croire ; c'est apparemment sur cela que portera l'accusation. Allons, si toi, qui t'y connais si bien en ce domaine, tu es d'accord avec le peuple, et si tu crois à tout cela, il faut bien nécessairement que nous consentions à y croire aussi, nous qui confessons ingénument ne rien entendre à de si hautes matières. C'est pourquoi, au nom du dieu qui préside à l'amitié, dis-moi, crois-tu que toutes les choses que tu viens de me raconter se sont réellement passées ?

EUTHYPHRON

Et de bien plus étonnantes encore, Socrate, que le vulgaire ne soupçonne pas.

SOCRATE

Tu crois sérieusement qu'entre les dieux il y a des querelles, des haines, des combats, et tout ce que les poètes et les peintres nous représentent dans leurs poésies et dans leurs tableaux, ce qu'on étale partout dans nos temples, et aussi ce dont on bigarre ce voile mystérieux qu'on porte en procession à l'Acropole, pendant les grandes Panathénées ? Euthyphron, devons-nous recevoir toutes ces choses comme des vérités ?

EUTHYPHRON

Non seulement celles-là, Socrate, mais il y a beaucoup d'autres choses encore, comme je te le disais tout à l'heure, que je t'expliquerai si tu veux, et qui t'étonneront, j'en suis sûr, lorsque tu les entendras.

SOCRATE

Je le crois, mais tu me les expliqueras une autre fois plus à loisir. Pour l'instant, tâche de m'expliquer un peu plus clairement ce que je t'ai demandé : car tu n'as pas encore satisfait à

ma question, et tu ne m'as pas enseigné ce qu'est la sainteté: tu m'as seulement dit qu'un acte saint, c'était faire ce que tu fais en accusant ton père d'homicide.

EUTHYPHRON

Je t'ai dit la vérité.

SOCRATE

Peut-être; mais n'y a-t-il pas beaucoup d'autres choses que tu appelles saintes?

EUTHYPHRON

En effet.

SOCRATE

Souviens-toi donc, je te prie, que ce que je t'ai demandé, ce n'est pas de m'enseigner une ou deux choses saintes parmi un grand nombre d'autres qui le sont aussi: je t'ai prié de m'exposer la nature de la sainteté en elle-même. Car tu m'as dit toi-même qu'il y a un seul et même caractère qui fait que les choses saintes sont saintes, comme il y en a un qui fait que l'impiété est toujours impiété: ne t'en souviens-tu pas?

EUTHYPHRON

Oui, je m'en souviens.

SOCRATE

Enseigne-moi donc quel est ce caractère, afin que l'ayant toujours à l'esprit et m'en servant comme du vrai modèle, je sois en état de juger que tout ce que je te verrai faire, à toi ou aux autres, qui lui ressemble est saint, et que ce qui ne lui ressemble pas est impie.

EUTHYPHRON

Si c'est là ce que tu veux, Socrate, je suis prêt à te satisfaire.

SOCRATE

Oui, c'est là ce que je veux.

EUTHYPHRON

Eh bien ! ce qui est saint est ce qui est agréable aux dieux, et ce qui est impie est ce qui leur est désagréable.

SOCRATE

Fort bien, Euthyphron ; tu m'as enfin répondu précisément comme je te l'avais demandé. Cependant, si ce que tu dis est vrai, je ne le sais pas encore ; mais sans doute me convaincras-tu de la vérité de ce que tu avances.

EUTHYPHRON

Je t'en réponds.

SOCRATE

Voyons, examinons bien ce que nous disons. Une chose agréable aux dieux, un homme agréable aux dieux, c'est une chose, c'est un homme qui est saint : une chose qui leur est désagréable, un homme qui leur est désagréable, c'est un homme, c'est une chose impie. Ainsi, la sainteté et l'impiété sont directement opposées, n'est-ce pas ?

EUTHYPHRON

Certainement.

SOCRATE

Et cela te paraît bien dit ?

EUTHYPHRON

Oui. N'est-ce pas ce qui a été dit ?

SOCRATE

Mais il a été dit aussi que les dieux ont souvent entre eux des inimitiés et des haines, et qu'ils sont souvent en conflit ?

EUTHYPHRON

Et je m'en tiens à mes paroles.

SOCRATE

Ces inimitiés et ces haines, examinons donc, mon cher ami, le différend qui les produit. Si nous disputons ensemble sur deux

nombres pour savoir lequel est le plus grand, ce différend nous rendrait-il ennemis, et nous armerait-il l'un contre l'autre? Ou bien en nous mettant à compter, ne serions-nous pas bientôt d'accord?

EUTHYPHRON

Cela est sûr.

SOCRATE

Et si nous nous disputions sur la taille plus ou moins grande des corps, ne nous mettrions-nous pas à mesurer, et cela ne finirait-il pas sur-le-champ notre dispute?

EUTHYPHRON

Sur-le-champ.

SOCRATE

Et si nous n'étions pas d'accord sur le poids, notre différend ne serait-il pas bientôt terminé par le moyen d'une balance?

EUTHYPHRON

Sans difficulté.

SOCRATE

Qu'y a-t-il donc, Euthyphron, qui puisse nous rendre ennemis irréconciliables, si nous venions à nous disputer sans avoir de règle fixe à laquelle nous puissions avoir recours? Peut-être la réponse ne te vient-elle pas immédiatement à l'esprit: je vais donc t'en proposer quelques-unes. Vois un peu si par hasard ce ne serait pas le juste et l'injuste, l'honnête et le deshonnête, le bien et le mal. Ne sont-ce pas là les sujets sur lesquels, faute d'une règle satisfaisante pour nous mettre d'accord en cas de différend, nous devenons ennemis jurés? Et quand je dis « nous », j'entends tous les hommes.

EUTHYPHRON

En effet, voilà bien la nature et cause de toutes nos querelles.

SOCRATE

Et s'il est vrai que les dieux sont parfois en conflit sur certaines choses, n'est-ce pas justement pour ces mêmes raisons ?

EUTHYPHRON

Nécessairement.

SOCRATE

Ainsi donc, selon toi, sage Euthyphron, les dieux aussi sont divisés sur le juste et l'injuste, sur l'honnête et le déshonnête, sur le bien et le mal ? Car ils ne pourraient avoir aucun autre sujet de dispute, n'est-ce pas ?

EUTHYPHRON

Fort bien dit.

SOCRATE

Et les choses que chacun d'eux trouve honnêtes, bonnes et justes, sont aussi celles qu'il aime, alors qu'il hait leurs contraires ?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Et, selon toi, une même chose paraît juste aux uns et injuste aux autres, et leur désaccord à ce sujet est la source de leurs discordes et de leurs guerres, n'est-ce pas ?

EUTHYPHRON

Tout à fait.

SOCRATE

Par conséquent, il suit de là qu'une même chose est à la fois aimée et haïe des dieux, elle peut leur être en même temps agréable et désagréable.

EUTHYPHRON

À ce qu'il semble.

SOCRATE

D'après ce raisonnement, une même chose peut donc être à la fois sainte et impie.

EUTHYPHRON

Cela se pourrait bien.

SOCRATE

Mais alors, tu n'as pas répondu à ma question, admirable Euthyphron; car je ne te demandais pas de me dire ce qui est à la fois saint et impie; or, ici, à ce qu'il paraît, ce qui plaît aux dieux peut aussi leur déplaire, de sorte qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'en poursuivant la punition de ton père, mon cher Euthyphron, tu plaises à Zeus, mais déplaises à Ouranos et à Kronos, que tu sois agréable à Héphaïstos, mais désagréable à Héra, et ainsi de tous les autres dieux qui ne seront pas du même sentiment sur ton action.

EUTHYPHRON

Mais je pense, Socrate, qu'il n'y a pas sur cela de désaccord entre les dieux, et qu'aucun d'eux ne prétend qu'on doive laisser impuni celui qui a commis injustement un meurtre.

SOCRATE

Y a-t-il donc un homme qui le prétende? As-tu jamais vu quelqu'un qui ait osé contester que celui qui a tué quelqu'un injustement ou commis toute autre injustice doive en être puni?

EUTHYPHRON

C'est ce qu'ils ne cessent de faire partout, surtout dans les tribunaux: on n'y entend que des gens qui, ayant commis mille injustices, disent et font tout ce qu'ils peuvent pour en éviter la punition.

SOCRATE

Mais ces gens-là, Euthyphron, avouent-ils qu'ils ont commis ces injustices? Ou tout en l'avouant, soutiennent-ils qu'ils ne doivent pas en être punis?

EUTHYPHRON

Non pas, il est vrai.

SOCRATE

Il n'est donc pas vrai qu'ils disent et font tout ce qu'ils peuvent ; car ils n'osent soutenir, ni même envisager que, leur injustice étant avérée, ils ne doivent pas être punis. Ils prétendent seulement n'avoir commis aucune injustice, n'est-ce pas ?

EUTHYPHRON

J'en conviens.

SOCRATE

Ils ne contestent donc pas que celui qui est coupable d'une injustice doive en porter la peine. L'unique sujet du débat est de savoir qui a commis l'injustice, ce qu'il a fait, et dans quelles circonstances.

EUTHYPHRON

Cela est certain.

SOCRATE

La même chose n'arrive-t-elle pas aux dieux, si, comme tu le dis, ils sont en désaccord sur le juste et sur l'injuste ? Les uns ne soutiennent-ils pas que les autres sont injustes ? Et ces derniers ne prétendent-ils pas le contraire ? Car personne, ni dieu ni homme, n'oserait prétendre que celui qui fait une injustice ne doit pas en être puni.

EUTHYPHRON

Tout ce que tu dis là est vrai, Socrate, du moins en général.

SOCRATE

Dis aussi en particulier : car lorsqu'on débat, c'est sur des actions en particulier que l'on débat, hommes ou dieux, si du moins il est vrai que les dieux aussi débattent ; on est en désaccord sur une action en particulier, les uns disant qu'elle est juste, les autres qu'elle est injuste. N'est-ce pas le cas ?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

Allons, cher Euthyphron, pour mon instruction personnelle, apprends-moi quelle preuve certaine tu as que les dieux trouvent tous injuste la mort de ton fermier, qui, après avoir assommé son camarade, mis aux fers par le maître de celui qu'il avait tué, y est mort lui-même avant que celui qui l'avait mis aux fers ait pu recevoir des exégètes la réponse qu'il attendait sur ce qu'il devait faire de lui : montre-moi qu'il est juste que, pour un homme de cette sorte, un fils accuse son père d'homicide, et qu'il en poursuive la punition ; et tâche de me prouver, mais d'une manière nette et claire, que tous les dieux approuvent l'action de ce fils. Si tu parviens à me le prouver, je ne cesserai, pendant toute ma vie, de célébrer ton savoir.

EUTHYPHRON

Cela n'est pas une mince affaire, Socrate ; je serais pourtant en état de te le prouver très clairement.

SOCRATE

J'entends : tu crois que j'ai la tête plus dure que tes juges ; car, à eux, tu leur prouveras bien que l'acte de ton père est injuste, et que tous les dieux le désapprouvent.

EUTHYPHRON

Oui, pourvu qu'ils veuillent m'écouter.

SOCRATE

Oh ! ils ne manqueront pas de t'écouter, pourvu que tu leur fasses de beaux discours. Mais voici une réflexion que je me suis faite pendant que tu me parlais ; je me suis dit : quand Euthyphron me prouverait que tous les dieux trouvent la mort de son fermier injuste, Euthyphron m'aurait-il mieux appris ce que sont le saint et l'impie ? La mort de ce fermier a déplu aux dieux, à ce qu'il prétend, mais ce n'est pas là une définition de la sainteté et de son contraire, puisque les dieux sont partagés, et que ce qui est désagréable aux uns est en même temps agréable aux autres.

Que tous les dieux trouvent injuste l'action de ton père, qu'ils l'abhorrent tous, soit, je l'accorde. Mais alors corrigeons un peu notre définition, je te prie, et disons : ce qui est désagréable à tous les dieux est impie, ce qui est agréable à tous les dieux est saint, et ce qui est agréable aux uns et désagréable aux autres, n'est ni saint ni impie, ou bien à la fois saint et impie. Veux-tu que nous nous en tenions à cette définition du saint et de l'impie ?

EUTHYPHRON

Qui t'en empêche, Socrate ?

SOCRATE

Ce n'est pas moi ; mais vois toi-même si cela te convient et si, sur ce principe, tu m'enseigneras mieux ce que tu m'as promis.

EUTHYPHRON

Pour moi, j'admettrais volontiers que le saint est ce qui est agréable à tous les dieux, et l'impie, ce qui leur est désagréable à tous.

SOCRATE

Allons-nous examiner de nouveau cette définition pour voir si elle est vraie, ou allons-nous l'admettre sans autre façon, et être à ce point satisfaits de nous-mêmes et des autres qu'il suffise que quelqu'un affirme quelque chose pour que nous y croyons ? Ou faut-il bien examiner ce qu'on dit ?

EUTHYPHRON

Il faut l'examiner. Mais je suis certain que, pour cette fois, ce que nous venons d'établir est inattaquable.

SOCRATE

C'est ce que nous allons voir tout à l'heure ; réfléchissons. Ce qui est saint est-il aimé des dieux parce qu'il est saint, ou est-il saint parce qu'il est aimé des dieux ?

EUTHYPHRON

Je n'entends pas bien ce que tu dis là, Socrate.

SOCRATE

Je vais tâcher de m'expliquer. Ne disons-nous pas qu'une chose est portée, et qu'une chose porte? qu'une chose est vue, et qu'une chose voit? qu'une chose est poussée, et qu'une chose pousse? Comprends-tu que toutes ces choses sont différentes, et comprends-tu en quoi elles diffèrent?

EUTHYPHRON

Il me semble que je le comprends.

SOCRATE

Ainsi la chose aimée est différente de celle qui aime?

EUTHYPHRON

Quelle question!

SOCRATE

Et, dis-moi, la chose portée est-elle portée, parce qu'on la porte, ou pour une autre raison?

EUTHYPHRON

Pour aucune autre raison, sinon qu'on la porte.

SOCRATE

Et la chose poussée est poussée parce qu'on la pousse, et la chose vue est vue parce qu'on la voit?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

Il n'est donc pas vrai qu'on voit une chose parce qu'elle est vue, mais, au contraire, elle est vue parce qu'on la voit. Il n'est pas vrai qu'on pousse une chose parce qu'elle est poussée, mais elle est poussée parce qu'on la pousse. Il n'est pas vrai qu'on porte une chose parce qu'elle est portée, mais elle est portée parce qu'on la porte: cela est-il assez clair? Entends-tu bien ce que je veux dire? Je veux dire qu'on ne fait pas une chose parce qu'elle est accomplie, mais qu'elle est accomplie parce qu'on la fait; qu'une chose

ne survient pas parce qu'on la subit, mais qu'on la subit parce qu'elle survient. N'es-tu pas d'accord ?

EUTHYPHRON

Qui en doute ?

SOCRATE

Être aimé n'est-ce pas aussi le résultat d'une action, ou une manière de la subir ?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Et n'en est-il pas de ce qui est aimé comme de tout le reste ? Ce n'est pas parce qu'il est aimé qu'on l'aime, mais c'est parce qu'on l'aime qu'il est aimé.

EUTHYPHRON

Cela est plus clair que le jour.

SOCRATE

Que dirons-nous donc de ce qui est saint, mon cher Euthyphron ? C'est une chose aimée de tous les dieux, selon toi ?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Est-ce parce qu'il est saint, ou pour quelque autre raison ?

EUTHYPHRON

Pour aucune autre raison, sinon qu'il est saint.

SOCRATE

Ainsi donc, c'est parce qu'il est saint qu'il est aimé des dieux ; mais ce n'est pas parce qu'il est aimé qu'il est saint.

EUTHYPHRON

C'est ce qu'il me semble.

SOCRATE

D'un autre côté, c'est parce que les dieux l'aiment qu'une chose est aimée des dieux, aimable aux dieux ?

EUTHYPHRON

Qui peut le nier ?

SOCRATE

Il s'ensuit donc, Euthyphron, qu'être aimé des dieux et être saint sont deux choses fort différentes.

EUTHYPHRON

Comment, Socrate ?

SOCRATE

Oui, puisque nous sommes tombés d'accord que les dieux aiment ce qui est saint parce qu'il est saint, et que ce n'est pas parce qu'ils l'aiment qu'il est saint. N'en sommes-nous pas convenus ?

EUTHYPHRON

Je l'avoue.

SOCRATE

Et, qu'au contraire, ce qui est aimé des dieux n'est aimé que parce que les dieux l'aiment, par le fait même de leur amour ; et que ce n'est pas parce qu'il est en soi aimable aux dieux que les dieux l'aiment.

EUTHYPHRON

Cela est vrai.

SOCRATE

Or, mon cher Euthyphron, si être aimé des dieux et être saint étaient la même chose, puisque ce qui est saint n'est aimé que parce qu'il est saint par nature, il s'ensuivrait que ce qui est aimé

des dieux le serait également par l'énergie de sa propre nature ; et, puisque ce qui est aimé des dieux ne l'est que parce qu'il est aimé, il serait vrai de dire que ce qui est saint n'est saint que parce qu'il est aimé. Tu vois donc bien qu'il n'en est pas du tout ainsi et que ce qui est aimé des dieux et ce qui est saint ne se ressemblent guère : car l'un n'a droit à l'amour des dieux que par cet amour même ; l'autre en jouit parce que sa nature lui donne droit à cet amour. Ainsi, mon cher Euthyphron, quand je te demandais de définir précisément ce qui est saint, tu n'as apparemment pas voulu m'en expliquer l'essence, et tu t'es contenté de m'indiquer un de ses accidents, qui est d'être aimé de tous les dieux. Mais quelle est la nature même de la sainteté ? C'est ce que tu ne m'as pas encore dit. Si donc tu le veux bien, je t'en conjure, ne me le cache pas ; et, commençant enfin par le commencement, apprends-moi la nature de ce qui est saint ; peu importe qu'il soit aimé des dieux ou qu'il lui arrive quoi que ce soit d'autre, car, sur cela, nous n'aurons pas de dispute. Allons, dis-moi franchement quelle est la nature de ce qui est saint et de ce qui est impie.

EUTHYPHRON

Mais, Socrate, je ne sais comment t'expliquer ce que je pense ; car tout ce que nous établissons semble tourner autour de nous, et ne pas vouloir tenir en place.

SOCRATE

Euthyphron, tes principes ressemblent assez aux figures de Dédale, mon aïeul. Si c'était moi qui avais établi ces principes, tu n'aurais pas manqué de me dire en riant que je tiens de lui cette belle qualité de faire des ouvrages qui s'enfuient et ne veulent pas demeurer en place. Mais c'est toi qui es ici l'ouvrier. Il faut donc que je cherche d'autres railleries, car, de toute évidence, certainement tes principes t'échappent et tu t'en aperçois bien toi-même.

EUTHYPHRON

Pour moi, Socrate, je n'ai pas besoin de chercher d'autres railleries, car ce n'est pas moi qui inspire à nos raisonnements cette instabilité qui les fait changer à tout moment ; c'est toi qui me parais être le vrai Dédale. S'il n'y avait que moi, nos principes ne remueraient pas.

SOCRATE

Je suis donc plus habile dans mon art que ne l'était Dédale : lui ne savait donner cette mobilité qu'à ses propres ouvrages, alors que moi, je la donne, me semble-t-il, non seulement aux miens, mais aussi à ceux des autres. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que je suis habile malgré moi ; car j'aimerais bien mieux des principes fixes et inébranlables que les trésors de Tantale ajoutés à l'habileté de mon aïeul. Mais voilà assez raillé : puisque je vois que tu rechignes, je veux aller à ton secours et te montrer comment tu pourras me conduire à la connaissance de ce qui est saint. Ne te décourage pas. Vois un peu s'il ne te semble pas d'une nécessité absolue que tout ce qui est saint soit juste.

EUTHYPHRON

Cela ne se peut autrement.

SOCRATE

Tout ce qui est juste est-il saint ? Ou bien tout ce qui est saint est-il juste sans que pour autant ce qui est juste soit toujours saint, mais avec seulement certaines des choses justes qui sont saintes, et d'autres qui ne le sont pas ?

EUTHYPHRON

Je ne te suis pas bien, Socrate.

SOCRATE

Cependant tu as sur moi deux grands avantages, la jeunesse et, plus encore, l'habileté : mais, comme je te le disais tout à l'heure, bienheureux Euthyphron, tu rechignes et tu te reposes sur ta sagesse. Je t'en prie, secoue-toi ; ce que je te dis n'est pas bien difficile à entendre, c'est tout simplement le contraire de ce qu'avance le poète : « Tu n'oses pas chanter Zeus, qui a créé et ordonné cet univers : le respect est compagne de la peur. » Je ne suis pas du tout d'accord avec ce poète : veux-tu que je te dise en quoi ?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Il ne me paraît pas du tout vrai de dire que le respect accompagne toujours la peur ; car il me semble qu'on voit tous les jours des gens qui craignent les maladies, la pauvreté et beaucoup d'autres choses, et qui cependant n'ont aucune respect pour ce qu'ils craignent. N'es-tu pas de cet avis ?

EUTHYPHRON

Tout à fait.

SOCRATE

Au contraire, la peur accompagne toujours le respect » ; car y a-t-il un homme à qui la honte d'avoir lésé ce qu'il respecte ne fait pas craindre une mauvaise réputation, qui en est la suite ?

EUTHYPHRON

Assurément, pas un.

SOCRATE

Il n'est donc pas vrai de dire : « le respect est compagne de la peur » ; mais il faut dire : « la peur est compagne du respect » ; car il est faux que le respect se trouve partout où est la peur : la peur a plus d'étendue que le respect. Le respect est à la peur ce que le nombre impair est au nombre. Partout où il y a un nombre, là ne se trouve pas nécessairement un nombre impair ; mais partout où il y a un nombre impair, là se trouve nécessairement un nombre. Me comprends-tu à présent ?

EUTHYPHRON

Fort bien.

SOCRATE

Eh bien ! c'est ce que je te demandais tout à l'heure, si partout où est la justice, là se trouve aussi la sainteté. Ou bien si partout où est la sainteté, là se trouve aussi la justice, tandis que la sainteté ne se trouve pas toujours où est la justice, la sainteté n'étant qu'une partie de la justice. Posons-nous cela pour principe, ou es-tu d'un autre sentiment ?

EUTHYPHRON

Non, il me semble que ce principe ne peut être contesté.

SOCRATE

Prête attention à ce qui va suivre. Si la sainteté est une partie de la justice, il faut que nous trouvions quelle partie de la justice constitue la sainteté; comme si tu me demandais quelle partie du nombre est précisément le nombre pair, et que je te répondais que c'est le nombre qui se divise en deux parties égales. Ne le crois-tu pas comme moi?

EUTHYPHRON

Sans aucun doute.

SOCRATE

Essaie donc aussi de m'apprendre quelle partie de la justice est la sainteté, afin que je signifie à Méléto de ne plus m'accuser d'impiété, moi qui ai parfaitement appris de toi ce que sont la piété et la sainteté, et ce que sont leurs contraires.

EUTHYPHRON

Pour moi, Socrate, il me semble que la partie de la justice qui est pieuse et sainte est celle qui concerne les soins que l'homme doit aux dieux, et que celles qui regardent les soins que les hommes se doivent les uns aux autres constituent l'autre partie de la justice.

SOCRATE

Tu parles à merveille, Euthyphron; cependant il me manque encore quelque petite chose: je ne comprends pas bien ce que tu entends par les soins que les hommes doivent aux dieux. Certainement, tu ne veux pas parler de soins semblables à ceux qu'on prend des choses ordinaires? Par exemple, nous disons tous les jours qu'il n'y a que le cavalier qui sache prendre soin d'un cheval, n'est-ce pas?

EUTHYPHRON

Oui, sans doute.

SOCRATE

Le soin des chevaux regarde donc l'art du cavalier?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

Et tout le monde n'est pas capable de prendre soin des chiens.
Il n'y a que le chasseur.

EUTHYPHRON

Il n'y a que lui.

SOCRATE

Ainsi le métier du chasseur consiste à prendre soin des chiens?

EUTHYPHRON

En effet.

SOCRATE

Et celui du bouvier, à prendre soin des bœufs?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Et la sainteté et la piété consistent à prendre soin des dieux;
n'est-ce pas ce que tu dis, Euthyphron?

EUTHYPHRON

Précisément.

SOCRATE

Tout soin n'a-t-il pas pour but le bien et l'utilité de qui en est
l'objet? Ne vois-tu pas, par exemple, que les chevaux dont un
habile cavalier prend soin y gagnent et s'en trouvent mieux?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

N'en est-il pas ainsi des chiens et des bœufs, sous la main du chasseur et du bouvier ? Et n'en est-il pas ainsi de tout ? Ou peux-tu croire que les soins qu'on prend d'une chose visent à lui nuire ?

EUTHYPHRON

Non, par Zeus.

SOCRATE

Ils visent donc à lui profiter ?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

La sainteté, étant le soin des dieux, leur est donc utile et leur profite. Mais, dis-moi, oserais-tu avancer que, lorsque tu fais une action sainte, elle profite à un dieu ?

EUTHYPHRON

Non, par Zeus.

SOCRATE

Je ne crois pas non plus que ce soit ta pensée ; je suis bien loin de le croire : c'est pourquoi je te demandais ce que tu entendais par les soins dus aux dieux, bien persuadé que ce n'était pas de ce genre de soins dont tu parlais.

EUTHYPHRON

Tu me rends justice, Socrate.

SOCRATE

Très bien ; mais quel est donc ce soin des dieux qui définit la sainteté ?

EUTHYPHRON

Le même, Socrate, que celui que les serviteurs ont de leurs maîtres.

SOCRATE

J'entends ; la sainteté serait comme la servante des dieux.

EUTHYPHRON

C'est cela.

SOCRATE

Pourrais-tu me dire à quoi le serviteur du médecin lui sert ?
N'est-ce pas à guérir ?

EUTHYPHRON

Oui.

SOCRATE

Et le serviteur du charpentier à quoi lui sert-il ?

EUTHYPHRON

À construire des vaisseaux.

SOCRATE

Et le serviteur de l'architecte, n'est-ce pas à bâtir des maisons ?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

Dis-moi donc maintenant, mon cher Euthyphron, à quoi peut servir le serviteur des dieux ? Car il est évident que tu le sais, puisque tu dis que tu connais les choses divines mieux que personne.

EUTHYPHRON

Et je dis la vérité, Socrate.

SOCRATE

Dis-moi donc, au nom de Zeus, que font les dieux de si beau, grâce à nos services ?

EUTHYPHRON

Beaucoup de belles choses.

SOCRATE

Les généraux aussi; et cependant, il y en a une principale qui frappe tout le monde, c'est la victoire qu'ils remportent dans les combats, n'est-ce pas?

EUTHYPHRON

Tout à fait.

SOCRATE

Les laboureurs aussi font beaucoup de belles choses; mais la principale, c'est de nourrir les hommes.

EUTHYPHRON

J'en conviens.

SOCRATE

Eh bien ! de toutes les belles choses que font les dieux, quelle est la principale?

EUTHYPHRON

Je te disais il y a un instant, Socrate, qu'il n'est pas si facile de t'expliquer tout cela avec précision. Ce que je puis te dire en général, c'est que la sainteté consiste à se rendre les dieux favorables par ses prières et ses sacrifices, et qu'elle assure ainsi le salut des familles et des cités, que l'impiété consiste à faire le contraire, et qu'elle entraîne la perte et la ruine de tout.

SOCRATE

En vérité, Euthyphron, si tu l'avais voulu, tu aurais pu me dire en moins de mots ce que je te demandais; mais il est aisé de voir que tu n'as pas envie de m'instruire; car tout à l'heure j'étais près de te saisir, et voilà que tout d'un coup tu m'échappes. Encore un mot, et j'allais enfin savoir ce qu'est que la sainteté. Pour l'instant donc – car il faut bien que l'amant suive celui qu'il aime là où il le mène – ce que tu dis, c'est que la sainteté est l'art de sacrifier et de prier?

EUTHYPHRON

Oui, c'est ce que je dis.

SOCRATE

Sacrifier, c'est faire un don aux dieux; prier, c'est leur faire une demande.

EUTHYPHRON

Fort bien, Socrate.

SOCRATE

De ce principe, on peut déduire que la sainteté est la science de donner et de demander aux dieux.

EUTHYPHRON

Tu as parfaitement compris ma pensée, Socrate.

SOCRATE

C'est que je suis amoureux de ta sagesse, mon cher ami, et que j'y applique toute mon attention, de peur de laisser perdre une seule de tes paroles. Dis-moi donc en quoi consiste le service des dieux? C'est, selon toi, de leur donner et de leur demander?

EUTHYPHRON

C'est ce que je pense.

SOCRATE

Bien demander, n'est-ce pas leur demander ce que nous avons besoin de recevoir d'eux?

EUTHYPHRON

Rien de plus vrai.

SOCRATE

Et bien donner, n'est-ce pas leur offrir en échange ce qu'ils ont besoin de recevoir de nous? Car il ne serait pas fort habile de donner à quelqu'un ce dont il n'a aucun besoin.

EUTHYPHRON

On ne saurait mieux parler.

SOCRATE

La sainteté, mon cher Euthyphron, serait donc une espèce de trafic entre les dieux et les hommes ?

EUTHYPHRON

Un trafic, si tu veux l'appeler ainsi.

SOCRATE

Je ne le veux pas, si ce n'en est pas réellement un. Mais, dis-moi, quel intérêt les dieux trouvent-ils dans les présents que nous leur faisons ? Le profit que nous tirons d'eux est évident, puisque nous n'avons rien qui ne vienne de leur libéralité. Mais de quelle utilité leur sont nos offrandes ? Sommes-nous tellement plus habiles qu'eux dans ce commerce, que nous en tirons seuls tous les profits ?

EUTHYPHRON

Penses-tu donc vraiment, Socrate, que les dieux puissent jamais tirer aucun profit des choses qu'ils reçoivent de nous ?

SOCRATE

Sinon, Euthyphron, à quoi serviraient toutes nos offrandes ?

EUTHYPHRON

Elles servent à leur témoigner notre respect, et, comme je te le disais tout à l'heure, l'envie que nous avons de nous les rendre favorables.

SOCRATE

Ainsi, maintenant, ce qui est saint, c'est ce qui a la faveur des dieux, et non plus ce qui leur est utile, ni ce qu'ils aiment.

EUTHYPHRON

Comment ! C'est ce qu'ils aiment plus que tout, selon moi.

SOCRATE

Ce qui est saint est donc ce qui est aimé des dieux?

EUTHYPHRON

Oui, par-dessus tout.

SOCRATE

Et en me parlant ainsi, tu t'étonnes que tes discours soient si mobiles! Et tu oses m'accuser d'être le Dédale qui leur donne ce mouvement continu, toi, incomparable Euthyphron, mille fois plus adroit que Dédale, puisque tu sais même les faire tourner en cercle! Car ne t'aperçois-tu pas qu'après avoir fait mille tours, ils reviennent sur eux-mêmes? Ne te souvient-il pas qu'être saint et être aimable aux dieux ne nous ont pas paru tantôt la même chose? Ne t'en souvient-il pas?

EUTHYPHRON

Je m'en souviens.

SOCRATE

Eh! ne vois-tu pas que tu dis à présent qu'est saint ce qui est aimé des dieux? Ce qui est aimé des dieux, n'est-ce pas ce qui est aimable à leurs yeux?

EUTHYPHRON

Assurément.

SOCRATE

De deux choses l'une: ou nous avons eu tort d'admettre ce que nous avons admis; ou, si nous avons bien fait, nous tombons maintenant dans une définition fausse.

EUTHYPHRON

J'en ai peur.

SOCRATE

Il faut donc que nous recommencions à chercher ce qu'est la sainteté; car je ne me découragerai pas jusqu'à ce que tu me l'aies appris. Ne me dédaigne point, je t'en prie, et applique tout ton

esprit pour m'apprendre la vérité : tu la sais mieux que personne au monde ; aussi suis-je décidé à m'attacher à toi, comme à Protée, et à ne point te lâcher avant que tu n'aies parlé. Car si tu n'avais une connaissance parfaite de ce que sont la sainteté et l'impiété, sans doute tu n'aurais jamais entrepris, pour un mercenaire, de poursuivre en justice et d'accuser d'homicide ton vieux père, et tu te serais arrêté, de peur de mal faire, par crainte des dieux et par respect pour les hommes. Ainsi, je ne puis douter que tu ne penses savoir au plus juste ce que sont la sainteté et son contraire. Apprends-le-moi donc, très excellent Euthyphron, et ne me cache pas ton opinion.

EUTHYPHRON

Ce sera pour une autre fois, Socrate ; car maintenant je suis pressé, et il est temps que je te quitte.

SOCRATE

Que fais-tu, cher Euthyphron ? Tu me perds en partant si vite ; tu m'enlèves l'espérance dont je m'étais flatté, l'espérance d'apprendre de toi ce que sont la sainteté et son contraire, et de me débarrasser de l'accusation de Méléτος, en l'assurant qu'Euthyphron m'a converti, que l'ignorance ne me portera plus à innover sur les choses divines et qu'à l'avenir je serai plus sage.

Platon

Platon (dont le véritable nom serait Aristoclès) naît en 428 avant J.-C. à Athènes. Il reçoit l'éducation propre à son milieu aristocratique, fondée sur la gymnastique et la musique, et s'intéresse aussi aux arts et à la tragédie. À l'instar de plusieurs membres de sa famille, il vise une carrière politique : à l'opposé du régime athénien, démocratique, ouvert sur le commerce, il admire le régime spartiate, oligarchique, tourné vers la guerre, et qui vaincra d'ailleurs Athènes en 404 avant J.-C. Cependant, la tyrannie des Trente Tyrans qui s'y établit s'avère un cuisant échec et se termine par le retour de la démocratie dès 403.

Un second événement, d'ordre personnel cette fois, va détourner Platon de la carrière politique. Initié à la philosophie par Cratyle, un disciple d'Héraclite, il est introduit dans le cercle socratique vers 410. Alors que Socrate prétendait réformer la conduite des citoyens et les sauver de la démagogie des sophistes, il est accusé de corrompre la jeunesse et condamné à boire la ciguë en 399. Cet épisode traumatique dégoûtera Platon de la politique athénienne, mais lui inspirera aussi ses plus belles pages – l'*Apologie de Socrate* qui retrace le procès de son maître, le *Timée*, qui rapporte sa mort, *La République*, où Socrate imagine une cité idéale, sans oublier les controverses avec les sophistes.

À partir de ce moment, Platon écrit ses premiers dialogues, dans lesquels il fait revivre le personnage de Socrate, puis il accomplit une série de voyages riches en rencontres, depuis celle des mathématiciens Euclide et Théodore jusqu'aux pythagoriciens, qui lui inspirent sans doute la croyance en l'éternité de l'âme. Mais la politique, qui ne cessera jamais de le hanter, le rattrape quand il arrive en Sicile, une île alors gouvernée par le tyran Denys de Syracuse. Denys n'étant nullement disposé à recevoir ses leçons, le rêve de voir un philosophe prendre les rênes de l'État tourne court, et Platon revient à Athènes à l'issue d'un

voyage rocambolesque, après avoir échappé de justesse à l'esclavage, en 388.

Sur le modèle des associations pythagoriciennes qu'il a rencontrées, il fonde l'Académie en 387, ainsi nommée pour sa proximité avec les jardins d'Académus, à Athènes. C'est peut-être la première école de ce type en Grèce : on y apprend la philosophie à travers des débats d'idées, mais aussi les mathématiques, la gymnastique et la médecine. Son plus brillant élève est Aristote, qui fondera ensuite son école concurrente, le Lycée. Vingt ans plus tard, Platon se laisse de nouveau séduire par les sirènes de la politique : Denys le Jeune ayant succédé à son père, Platon espère en faire le philosophe-roi idéal. Deux expéditions en Sicile, en 366 et 360, se solderont par de nouveaux échecs, et si Platon n'abandonne pas sa passion pour la politique, c'est désormais dans ses livres qu'il se consolera de n'avoir pu mettre son système en pratique, jusqu'à son dernier ouvrage, *Les Lois*. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans en 348 avant J.-C., mais son école lui survivra jusqu'en 529.

Table des matières

<i>Introduction</i>	7
<i>Apologie de Socrate</i>	13
<i>Criton ou le Devoir du citoyen</i>	43
<i>Euthyphron ou De la sainteté</i>	63
<i>Fiche biographique</i>	94

Achevé d'imprimer en Italie par  Grafica Veneta
en août 2013

Dépôt légal août 2013

EAN 9782290075302

OTP L21ELLN000545N001

—
Ce texte est composé en Lemonde journal et en Akkurat

—
Conception des principes de mise en page :
mecano, Laurent Batard

—
Composition : PCA

—
ÉDITIONS J'AI LU

87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion

Librio

635

Apologie de Socrate

"L'essentiel n'est pas de vivre,
mais de bien vivre."

Accusé d'impiété et de corrompre les jeunes gens, Socrate est condamné à mort en 399 avant J.-C. Lors de son procès, qui mobilise toute la cité d'Athènes, il choisit de se défendre avec l'arme qu'il manie le mieux : le langage. Chérissant la justice au point de ne vouloir s'y soustraire, Socrate refuse de prendre la fuite comme l'en prie Criton, et s'empoisonne à la cigüe.

Dans l'*Euthyphron*, Socrate interroge et redéfinit la notion de piété,

et dans le *Gorgias*, il considère
comment comprendre sa

50% off

Disciple de Socrate et maître
immense est presque exclus
est au fondement de l'histoi
Le Banquet (n° 76) et *Gorgia*
disponibles chez Libro.

UNIVERSITY OF ALBERTA

PLATON

APOLOGIE DE SOCRATE

9782290075302

LECARREFOURTRADE



9782290075302

Traduit par Victor Cousin

225

\$3.95

Texte intégral
www.librio.net

Librio

ISBN 978-2-290-07530-2
Prix France 2 €



9 782290 075302